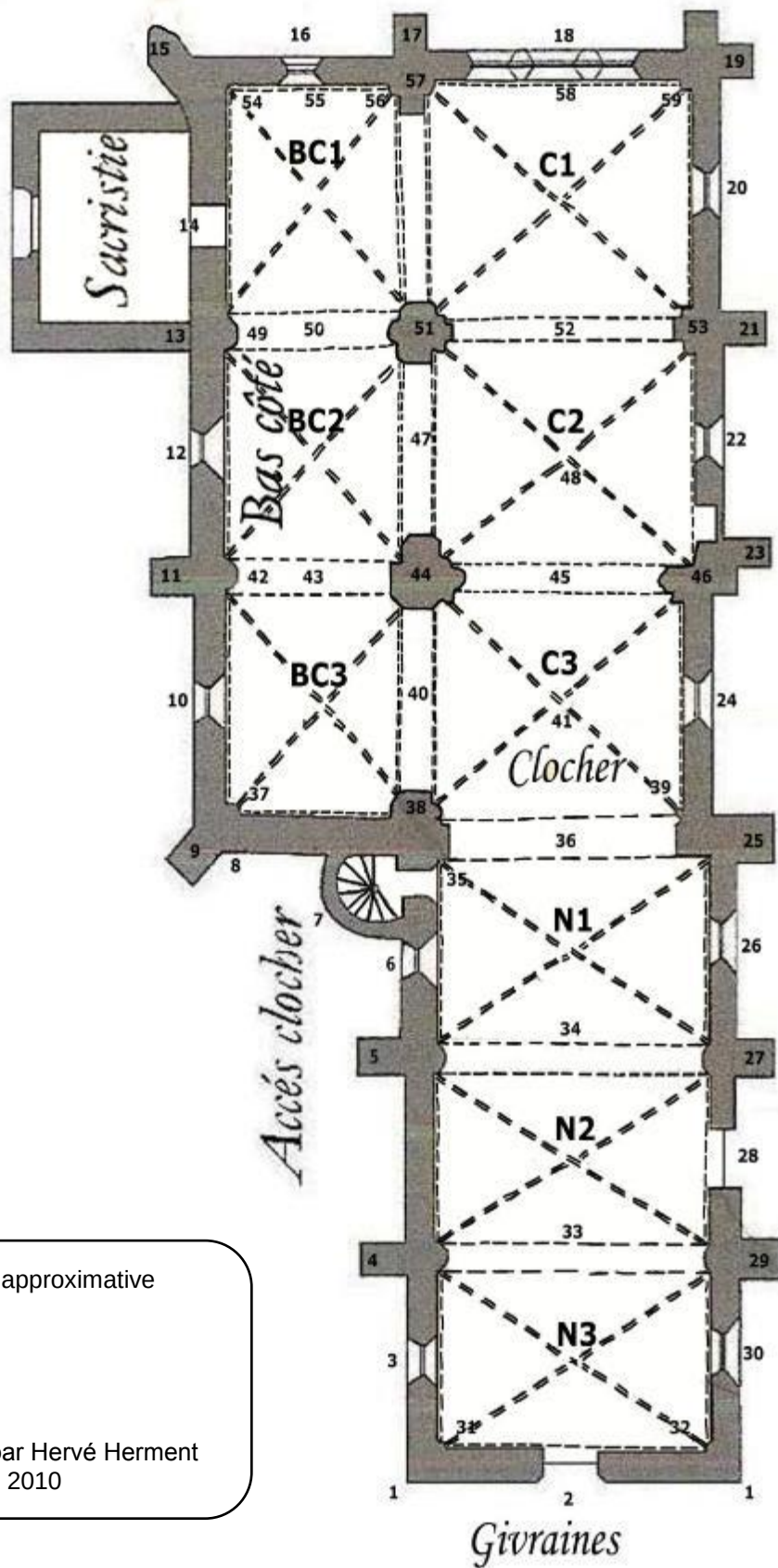


GIVRAINES**Église Saint-Aignan - Saint-Roch**

Lavis de Valentin BALAN



Eglise Saint-Aignan - Saint-Roch



SITUATION

L'église occupe une position centrale dans le village, à la confluence des trois artères qui le structurent : les routes menant à Pithiviers, Boynes et La Neuville-sur-Essonnes. Contrairement aux habitudes (et sans doute à cause de l'existence de bâtiments au nord, le cimetière s'étendait le long du flanc sud de l'édifice. Il a été remplacé en 2009 par un jardin dont le plan évoque les jardins de cloîtres.



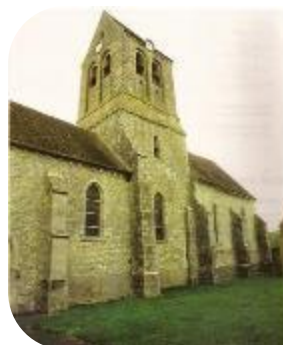
DOCUMENTATION

- PATRON (abbé), Recherches historiques et archéologiques sur l'Orléanais depuis l'époque celtique jusqu'à nos jours. Orléans, 1870-71.
- SIBOT Albert a publié une étude de l'histoire de Givraines : « quelques notes historiques » dans « l'écho de Pithiviers » en 1924.
- GODIN Robert, RAUNET Jacques et VIRLET Jean-Baptiste : notice n° 61 de « Connaissance et Sauvegarde du Patrimoine » - 1988.
- Base Mérimée.

HISTORIQUE

Située jusqu'à la Révolution dans le diocèse de Sens*, archidiaconé du Gâtinais, cette église fut fondée par l'abbaye de Ferrières au VIII^e ou IX^e siècle et reconstruite par ses soins au XII^e siècle (d'après Sigot, «Boynes», p.6). L'auteur de la fiche de la base Mérimée la date de la fin du XII^e siècle ; chœur début du XIII^e siècle. Chapelle de la Vierge, plaque indiquant restauration en 1856. Sur le doubleau* (45) de la nef est portée la date 1881. L'église a été plus récemment fermée en 2002 suite à un arrêté de péril. D'importants travaux ont été réalisés notamment le renforcement du contrefort du clocher de la face sud. Cinq années plus tard, en 2007, l'église a pu ouvrir à nouveau ses portes.

Travaux de 2002 – 2007
avant après



SAINTS REPRESENTES DANS CETTE EGLISE

Les représentations sont les suivantes : saints Aignan, Antoine de Padoue, Bernadette, François d'Assise, Jean, Jeanne d'Arc, Joseph, Michel, Paul, Pierre, Roch, Thérèse de l'Enfant-Jésus (Lisieux), Vincent.

ARCHITECTURE EXTERIEUR

Le clocher* (C 3) attire en premier l'attention. Nous remarquons ensuite une nef de chaque côté (N et C) et, lorsque nous en faisons le tour, un bas-côté* (BC 1 à 3) au nord du chœur (C 1 à 3). Pouvons-nous essayer de dater ces divers éléments pour comprendre dans quel ordre ils ont été construits ? Ce sera le but de notre visite.

Clocher* (C 3) :

C'est une belle tour robuste. La souche (24) est percée d'une fenêtre étroite et en plein cintre* qui ne semble pas antérieure, dans son état actuel, au XVI^e siècle et pourrait ne remonter qu'au XIX^e. Au-dessus des voûtes, nous voyons une petite fenêtre étroite, en plein cintre* également, dont l'arc est constitué de claveaux* larges, ce qui suggère qu'elle daterait du XV^e siècle au plus tôt. Un arc de décharge* la protège. Il est constitué de petits claveaux* étroits et très réguliers, qui ressemblent à ceux du début du XI^e siècle. Il pourrait s'agir d'un réemploi d'une première église, élevée par l'abbaye de Ferrières à cette époque. Comme le clocher de sa voisine Saint-Gault, à Yèvre-le-Châtel, elle se rétrécit fortement avant l'étage, à l'aide d'un glacis*. Des modillons* concaves soulignent ce glacis tandis qu'une frise ornée de « pointes de diamant* » en orne le sommet. Cet ensemble évoque les constructions de l'époque romane et n'est probablement pas postérieure au milieu du XII^e siècle.



Petite fenêtre étroite en plein cintre



Frise ornée de « pointes de diamant »



Glacis

Modillons concaves



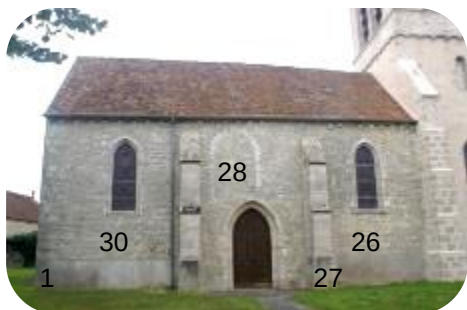
Arc de décharge

L'étage des cloches est percé sur chaque côté de deux baies étroites et hautes bordées d'un tore* dépourvu de chapiteaux, qui repose sur des bases simplement soulignées d'un petit tore comme à Saint-Gault (Yèvre-le-Châtel). Elles datent du XII^e siècle. Nous retrouvons les mêmes modillons à cavet* sous la corniche* supérieure, qui n'est pas chanfreinée. Le toit est en bâtière* comme c'est fréquent dans la région.



Ce clocher est plus étroit que le chœur (C 1, 2, 3) et la nef (N 1, 2, 3), qu'il sépare. Nous reviendrons sur ce point tout à l'heure.

Nef (N 1, 2, 3) :



Les fenêtres (26, 30), la porte (28) et les contreforts (27, 29), datent du XIX^e siècle, mais le bâtiment est plus ancien car nous observons la trace d'une grande baie de type XVI^e au-dessus de la porte (28). Nous devinons également une trace à droite du contrefort* (27). S'agit-il d'une autre ouverture ?

Le mur est couronné par une série de modillons*, mais ils ne sont pas homogènes et constituent en pratique un échantillonnage des formes prises par cet élément au fil des siècles : masques romans, consoles* concaves du XII-XIII^e et quart-de-rond du XV-XVI^e.



Série des 46 modillons de la façade sud

Dernière remarque : il n'y a pas de contreforts* aux extrémités de la façade ouest (1). Ceci implique que la nef était simplement couverte d'une charpente et non d'une voûte avant le XIX^e siècle.

Façade ouest

C'est un pignon symétrique, mais la porte (2) et la fenêtre qui la surmonte ne sont pas exactement dans l'axe. Il semble s'agir d'une maladresse qui serait une preuve d'ancienneté. La fenêtre, très ébrasée, semble XVI^e dans son état actuel, mais l'arc est constitué de claveaux* cubiques comme cela se faisait au XII^e siècle et les proportions sont romanes (Remploi ?). La porte présente des aspects plus tardifs : la moulure des impostes*, en doucine*, poussent à dater l'ensemble du XVII^e, époque qui connaît un renouveau du style gothique, comme en témoigne la cathédrale d'Orléans.



Tête façade ouest

Au-dessus, une tête, probablement un modillon*, a été fichée là-haut par un maçon qui ne savait qu'en faire, mais voulait éviter qu'elle se perde.

Plusieurs autres têtes se retrouvent sur des murs à Givraines. Que peut-on en dire ?



A Intvilliers, au 37 rue de Puiseaux, une tête similaire est présente sur le pan coupé de la maison. Il y a de grandes chances que ce modillon soit de la même provenance que celui de la façade ouest de l'église.



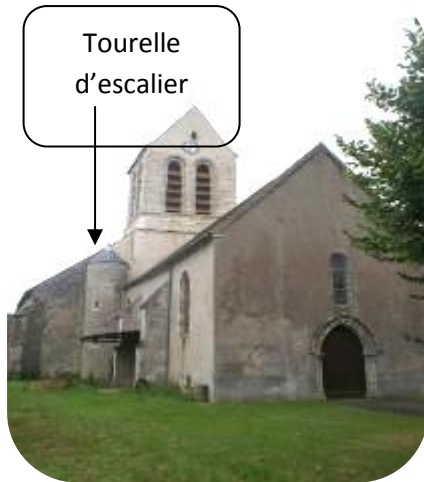
A Givraines, impasse de l'église, la maison qui fait l'angle avec la rue de Yèvre, présente des modillons d'une toute autre nature. Le propriétaire, habile tailleur amateur, a taillé à la fin du XX^e siècle plusieurs petites réalisations pour orner les façades de sa maison. La proximité avec l'église ne doit cependant pas permettre au visiteur un grossier anachronisme.



Flanc nord

Il se compose de deux parties bien distinctes :

Mur nord de la nef (N 1, 2, 3)



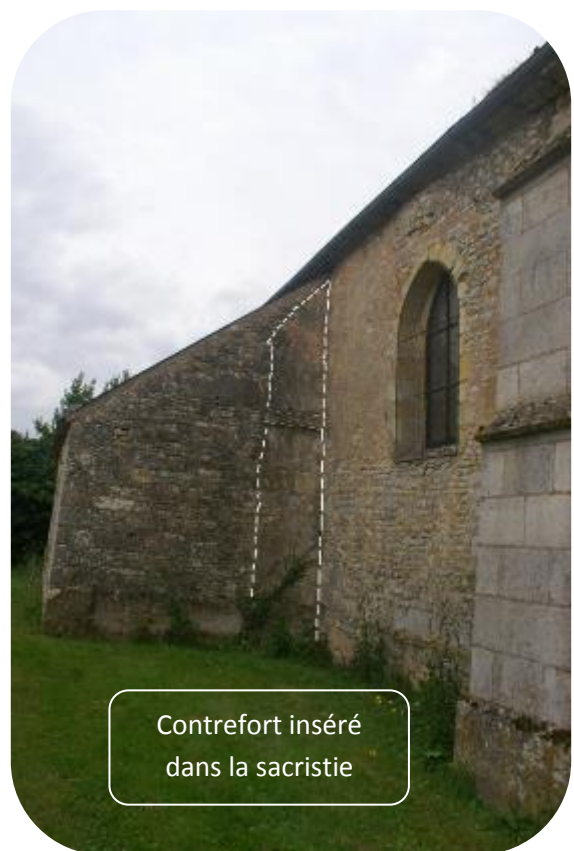
Il est semblable au mur sud. Une tourelle d'accès (7) aux combles occupe l'extrémité est de la dernière travée (N1). Il est couronné d'une corniche* médiévale (sans qu'on puisse préciser davantage). Nous voyons dans le mur de la travée (N 2) que ce mur a eu des problèmes. Il s'agit d'un mur antérieur au XIX^e.



Bas-côté* (BC 1, 2, 3)

Nous trouvons ensuite le bas-côté* nord, avec un contrefort d'angle* (9) et la trace d'une arcade bouchée (8) : il est clair que le chantier a été interrompu. Ce bas-côté* comporte trois travées mais la dernière (BC 3) présente une fenêtre différente (10) de la précédente (12) et de celle du mur oriental (16). Nous verrons pourquoi à l'intérieur.

La sacristie est un ajout, probablement du XIX^e siècle.



Chevet*

Il est plat mais non homogène. Nous distinguons au premier coup d'œil deux parties : au nord, un mur en appareil* médiocre, percé d'une baie XVI^e (16) et calé au nord par un contrefort en éperon* (15).

Un contrefort* perpendiculaire au mur (17) le sépare de la travée (18), qui est dans l'alignement de la nef. Elle est percée d'un triplet* et contrebutée à l'angle sud-est par deux contreforts* dans le prolongement des murs (19). Triplet*, chevet* plat et ce type de contrefort* signent une construction du XII^e ou XIII^e siècle.



Chœur



Triplet



Chœur

Sur le flanc sud, il est constitué de deux travées (C 1 et 2) percées de baies (20, 22), sous une corniche* à modillons* romans et gothiques. Nous observons une porte aujourd'hui condamnée (23) qui était la porte des morts*.

En résumé nous avons distingué quatre parties bien distinctes :

- ☞ la nef (il est bien difficile de la dater),
- ☞ le clocher*(XI-XII^e)
- ☞ le chœur (XII-XIII^e)
- ☞ le bas-côté* (XVI^e).

Hypothèse : Avant le chevet plat

Comparaison des églises de Givraines et d'Arville (Seine-et-Marne)

Au XVIII^e siècle, les églises de Givraines et d'Arville dépendaient de l'Abbaye de Ferrières. De ce fait, il est intéressant de comparer les deux édifices. L'église de Givraines s'est transformée profondément au fil des années pour occuper une surface plus importante, alors que l'église d'Arville a moins évolué. Si l'église d'Arville a conservé son abside* en cul-de-four*, celle de Givraines l'a vraisemblablement perdu lors de la création, en lieu et place, du chœur actuel. La ressemblance des clochers, de la base au sommet, en passant par les contreforts* permet d'imaginer l'église de Givraines avant la création de son chœur actuel. A défaut d'une étude approfondie de l'église d'Arville il semble difficile de développer d'avantage la comparaison



Arville



Givraines

Hypothèse : Avant l'entrée face sud.

Les traces sur le mur sud matérialisent une ancienne ouverture centrale qui a été obturée pour ouvrir une porte et deux baies de chaque côté. Il est vraisemblable que le mur nord devait être organisé de la même manière. L'entrée unique était sur la façade nord. Cette hypothèse est conforme à la pratique des constructions des églises du moyen-âge qui voulait que la nef soit érigée aux frais de la paroisse alors que chœur incombait à l'abbaye, Ferrières en l'occurrence. La construction de la nef, à la campagne, ressemblait assez à une ferme. Les contreforts* ont certainement été construits pour consolider le mur fragilisé par les ouvertures supplémentaires.

Une autre ouverture sur la partie orientale de la face sud servait de porte des morts*. Si le cercueil entrait par l'ouest, il ressortait par la porte des morts (23) pour trouver sa place dans le cimetière qui s'étendait sur la place rénovée avant d'être déplacé à l'emplacement actuel.



Entrons dans l'église pour confirmer et compléter nos observations

INTERIEUR

Nef (N 1, 2, 3)

Les piliers* peuvent dater du XV-XVI^e. Mais il est impossible qu'il n'ait pas existé auparavant un bâtiment à cet emplacement, pour abriter les fidèles : l'intérieur a donc été repris à cette époque. Quant à la voûte, elle date du XIX^e siècle. C'est lorsqu'elle a été montée qu'il a fallu poser des contreforts*, ce qui a conduit à remanier la distribution des fenêtres, créant trois travées là où il n'y avait qu'une grande salle peu différente des granges avoisinantes.

En allant vers le chœur, remarquez la porte, XV-XVI^e (voire XVII^e ?), de l'escalier du clocher (35). C'est à cette époque que l'on a remplacé les échelles par des escaliers extérieurs pour accéder à l'étage du clocher. Les marches sont de beaux blocs soigneusement taillés pour constituer un escalier à vis. L'existence de cette porte prouve que la nef est plus ancienne.



Base du clocher (C 3) :



C'est visiblement la partie primitive de l'église. Elle est voûtée d'ogives*, mais les arcs sont deux épais bandeaux, comme à Pithiviers et à Corbeilles-en-Gâtinais et la voûte est bombée à la manière des voûtes angevines* sans que l'on puisse encore parler de voûtes gothiques*. C'est donc l'étape suivante dans le passage du roman au gothique, ce qui n'implique pas une grande différence dans la datation* (autour de 1100 – 1130). Les chapiteaux qui soutiennent les arcs (44, 46) ont les mêmes proportions et le même archaïsme : nous sommes dans la première moitié du XII^e siècle.



La date de 1881 est gravée sur l'arc qui met en communication la base du clocher et le chœur (45). Elle précise la date des travaux au XIX^e siècle.



Chœur (C 1,2)

Il est composé de deux travées XIII^e bien typées, avec ogives* à double tore*. De chaque côté des piliers* du clocher, nous trouvons deux têtes XII-XIII^e (44, 46). A droite de l'autel, une niche (59) sert à la fois de lavabo* (avec ses deux cuves dont l'une communique toujours avec l'extérieur) et de placard-sacristie*.



Nous distinguons des traces de peinture ocre en face (57). Elles sont probablement anciennes, peut-être XVI^e.



Bas-côté* nord (BC1, 2, 3)

Avant de nous intéresser au bas-côté*, le mur (57 à 44) qui sépare le chœur de ce bas-côté* retiendra notre attention : avant le XVI^e siècle, il y avait ici un mur plein, semblable à son vis-à-vis au sud. Il a fallu le percer de trois grandes arcades pour assurer la communication entre les deux nefs. Cela ne s'est pas fait sans difficultés, ni sans problèmes, à en juger par le devers que ce mur accuse (51).

En outre, le pilier (51) a été refait au XV^e siècle : les nervures* se fondent pour donner un aspect de « tôle ondulée » que l'on trouve à Pithiviers à cette époque. En ce qui concerne la voûte, il est peu vraisemblable qu'elle ait résisté et il n'est pas exclu qu'elle ait été remontée au XVII^e siècle.



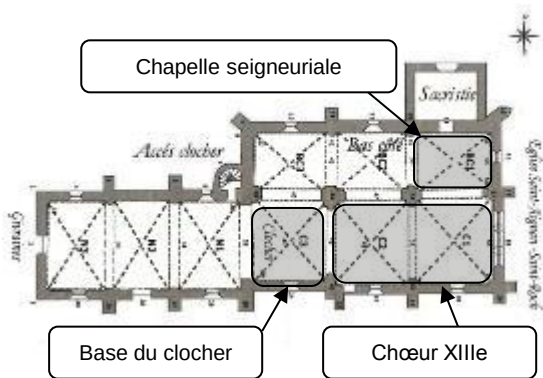
Les travées (BC1et2) sont homogènes et présentent de beaux piliers* XVI^e (51), et la porte de la sacristie (14) est élégante. Elle pourrait être contemporaine à en juger par les bases des moulures, mais son linteau* plat pourrait pousser à la dater du XVII^e ou du XVIII^e siècle. En face, sur le mur du fond, nous voyons une hésitation (56) dans le plan : la voûte devait tomber au ras du pilier, mais elle a été reculée pour s'aligner sur le mur pignon du chœur.



Nous y observons un personnage tenant un écu. C'est normalement la marque d'une chapelle seigneuriale*. Ceci justifie le contrefort en éperon* remarqué à l'extérieur, particulièrement élaboré et élégant.



SYNTHESE



Dans l'état actuel, la partie la plus ancienne est la base du clocher (tout début XII^e), suivie de son étage (deuxième moitié du XII^e). Il y a sûrement eu en même temps une abside* à l'est du clocher (C 2), et une nef à l'ouest (N 1, 2, 3).

Il est possible, et même vraisemblable, que les murs de l'actuelle nef remontent à cette époque. Alors, une vaste nef était recouverte en charpente, comme à Pithiviers-le-Vieil, Yèvre-le-Châtel et Yèvre-la-Ville. A l'autre extrémité de l'édifice, la vieille abside* en cul-de-four* a été remplacée par un long chœur de deux travées, au XIII^e (comme à Pithiviers-le-Vieil encore).

Une chapelle seigneuriale* de deux travées a été ajoutée au nord fin XVe – début XVI^e, lorsque l'abbaye de Ferrières a vendu son domaine de Givraines comme bien d'autres : au sortir de la guerre* de Cent Ans, et à la suite de la montée des prix dû à l'afflux de l'or sud-américain, les abbayes ont cédé nombre de leurs domaines.

Peu après, devant l'augmentation de la population, il a été décidé de la transformer en bas-côté*. Une première travée fut édifiée (BC 3).

Il aurait dû se prolonger jusqu'à la façade ouest. Mais le projet sera abandonné et on ajoutera l'escalier du clocher (7). Le tout entre le milieu du XVI^e siècle et le début du XVII^e (1877). Par la suite la sacristie a été ajoutée.



CHARPENTE

Nef et Bas-côté

Peu d'éléments de la charpente médiévale sont encore en place dans les combles, ce qui ne va pas sans poser quelques difficultés compte tenu des restaurations maladroites et des changements successifs des toitures depuis cette époque.



Clocher

Après avoir franchi la porte du clocher depuis la nef, gravi les marches de l'escalier à vis, admiré la charpente médiévale, il apparaît sur la droite une ouverture donnant accès au clocher.



L'ascension au dernier s'effectue par une échelle qui n'inspire pas toute la confiance de celui qui doit l'emprunter. Passé ce moment d'appréhension la vision sur les cloches mérite le déplacement.



Depuis le VI^e siècle, les cloches convoquent les fidèles à la louange dominicale et soulignent les évènements qui marquent la vie des communautés (Offices, baptêmes mariages, obsèques, etc...).

Aujourd'hui, elles sonnent encore les heures, les demi-heures et l'Angélus.

L'Angélus est une prière de l'Église catholique d'Occident qui commémore l'Annonciation. Elle tire son nom de ses premiers mots de cette prière : Angelus Domini nuntiavit Mariæ qui se traduit « L'ange du Seigneur annonça à Marie ».

Le clocher de Givraines accueille deux cloches.



Marie Madeline Adolphine : la grosse cloche coulée en 1847 par Barrard-Fondeur.

« L'an 1867 j'ai été bénite par Mr François Edmond Couron curé de Givraines ».

« J'ai pour parrain Mr Bannier Adolphe propriétaire à Givraines et pour marraine Madame Marie Madeleine Bouttet épouse de Mr Catinot maire et m'ont donné les noms de Marie Madeline Adolphine. Mr Catineau Jean Pierre Maire de la commune de Givraines et Mr Noel Etienne Bourdeaux adjoint »

Henriette : la petite cloche de 410 kg coulée en 1892 par Chambon fondeur à Montargis.

« L'an 1892 le 26 juin, j'ai été bénite par Mgr Chabot curé doyen de Pithiviers Givraines en présence de Mr Brimboeuf curé de Givraines et de Mr Billard maire de la commune. J'ai eu pour Parrain Mr Henri Gilbon pour marraine Mme Gasparine Bannier Vve Catineau qui m'ont nommée Henriette.



MOBILIER

Au fond de la nef (31) un **tableau** très abîmé est fixé au mur : une copie de la « descente de croix » de Lebrun conservée à Bellegarde-du Loiret.



Copie de la descente de la croix



Original

Le tableau de Givraines est une copie réduite très abîmée du XIX^e d'un tableau de Charles Le Brun. Mais où est l'œuvre originale : Rennes ou Bellegarde ?

Le maréchal de Villeroy avait commandé à Le Brun, une grande "Descente de Croix" pour sa chapelle familiale, le tableau intéressant Louvois il le prit pour la collection royale. Cette œuvre monumentale (5,45 m x 3,29 m) est maintenant au musée de Rennes. Selon l'usage, Le Brun avait exécutée une réplique réduite.

Vers 1717, le duc d'Antin aménageait une chapelle dans son donjon à Bellegarde. Il remarqua dans les collections royales, la réplique réduite de la "Descente de Croix". Il décida de la prendre dans sa chapelle. En 1775, le marquis de Bellegarde, Jules Gaultier, sieur de Bézigny, tua le prieur-curé de Bellegarde. La justice ordonna, à titre de réparation, le don du tableau à l'église de Bellegarde. Cette réplique réduite de Lebrun est dans cette église.

Le tableau qui était suspendu en (32) est en dépôt au musée de Pithiviers compte tenu de l'intérêt de cette œuvre. Son état est néanmoins préoccupant. Cette adoration des bergers est une copie (huile sur toile 0,84 m x 1,07 m) datant du XVII^e siècle d'une œuvre de Jacopo da Ponte (1510-1592). L'œuvre originale fait 1,03 m x 1,53 m est au Musée Oskar Reinhart en Suisse "Am Römerholz" Winterthur.



A droite, les **fonts baptismaux*** sont XVIII^e.



Fonts baptismaux : « font » (avec un t) dérive du mot « fontaine ». Cuve au-dessus de laquelle le prêtre baptise. Ils étaient généralement installés près de la porte d'entrée, puisque le baptême est l'entrée dans l'Église.

Cette cuve destinée à contenir l'eau du baptême. Dans les premiers temps de l'Église, le baptême se donnait par aspersion, puisque les apôtres baptisaient des milliers de personnes en un jour. Le baptême se fit aussi par immersion faisant descendre dans l'eau les personnes que l'on baptisait. La coutume de baptiser les enfants peu après leur naissance, nécessitait un mobilier adapté, ces fonts sont d'une petite dimension comme celui de cette église.

Le baptême est le sacrement marquant l'entrée d'une personne dans une Église chrétienne. Purifiés dans l'eau les nouveaux chrétiens sont plongés dans la vie du Christ ressuscité.

Aujourd'hui on préfère souvent baptiser devant l'autel, pour que la communauté paroissiale puisse prendre place autour du nouveau baptisé en signe d'accueil.

Dans le rétrécissement qui communique avec la base du clocher ont été placés deux beaux meubles :

- ☞ la **chaire** (39),
- ☞ le **banc d'œuvre*** (36).

La **chaire** est une tribune depuis laquelle l'orateur s'adresse à la foule. Plus particulièrement, dans une église, lieu élevé où se place le prêtre pour dispenser son sermon à ses fidèles. Architecturalement, une église est une grande salle qui peut recevoir un public nombreux, massé dans la nef (la partie longue de l'église). La chaire est un point d'où on peut s'adresser à ce public, à une époque où le microphone n'existait pas. Elle se trouve généralement au milieu de la nef, le long d'un mur ou d'un pilier, pour que le prédicateur puisse être entendu par le plus de monde possible.

En ancien français *chaïere*, ce mot vient du latin *cathedra* qui désigne une chaise à dossier, dérivé du grec *kathédra* (καθέδρα, siège). Aux premières heures de la chrétienté, le terme est appliqué au trône de saint Pierre. Durant tout le Moyen Âge, il désigne plutôt une chaise. On trouve dans la Chronique du bourguignon Georges Chastellain, la formule « chaire de vérité » pour qualifier la chaire d'une église : « *Ledit monseigneur de Charolois ou aucun de par luy ont fait prescher en chaire de vérité, par les églises, ceste entreprise en sa personne.* »



La chaire de l'église de Givraines est en partie ancienne mais la cuve a été refaite au XIX^e siècle et le fleuron qui surmonte la corniche* ne semble pas antérieur.

La partie supérieure est un abat-voix qui renvoyait le son en direction des fidèles (membres qui participent aux offices). Une colombe y est représentée, symbole de l'Esprit Saint qui doit inspirer le prédicateur.



Le **banc d'œuvre*** est le banc qu'occupaient les marguilliers, c'est-à-dire les laïcs chargés d'administrer les biens matériels de la paroisse, une sorte de conseil d'administration avant la lettre : le Conseil de Fabrique*. Le banc d'œuvre faisait traditionnellement face à la chaire. Les paroissiens y déposaient leurs redevances et offrandes dans des troncs aménagés sous la table, d'où la présence de fentes qui permet d'identifier ce meuble.

Celui de cette église est un meuble superbe du début du XVIII^e siècle (Régence).

Gravé, dans un triangle rayonnant, le tétragramme* suivant :

יהוה



Ces quatre lettres sont reprises sur le phylactère apposé sur la croix en dessous : INRI. C'est l'acronyme de l'expression latine Iesus Nazarenus Rex Iudæorum, qui peut se traduire en français par « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs ».

Cette inscription (titulus) est tirée de l'Évangile selon saint Jean 19 19 « Pilate fit graver une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue : Jésus le Nazaréen, roi des Juifs ».

Cet écriteau ne représentait dès lors que le simple acte d'accusation de Jésus, exécuté en tant que criminel politique, d'où sa sentence sur la croix.

Le banc d'œuvre sert d'écrin à un Christ du XVII^e - XVIII^e remarquable, qui ne manque pas de personnalité.

Christ longiligne, pas de couronne, anatomie précise et fine, muscles des bras fortement marqués : cela laisse à supposer une œuvre qui ne peut pas remonter au-delà de la renaissance.

Œuvre en bois peint au naturel, elle ne peut être attribuée à un grand maître. Maladresse des flancs et de la cage thoracique. Abdomen très musclé, en forme rectangulaire vertical entre le diaphragme et le pubis, aine dégagée sont des caractéristiques rencontrées dans les œuvres du XVII^e siècle.

Ce grand **crucifix** qui n'est certainement pas à son emplacement initial. C'est une œuvre d'une grande sensibilité, qui présente un Christ serein, presque majestueux qui correspond bien à l'esprit de l'école française de spiritualité (Saint François de Salle, Bérulle) qui a caractérisé la première moitié du XVII^e siècle.





Sièges



Le siège placé dans le chœur sous la plaque (46) possède un abattant qui remonté offre la possibilité de s'asseoir sur un plan plus élevé. Cette console est appelée miséricorde.

L'origine de la miséricorde est liée à la longueur des offices divins dans les communautés religieuses au Moyen Âge. Les prières se faisaient debout. L'utilisation de cette petite console fixée au dessous de la sellette de la stalle permet dans un premier temps de soulager les moines les plus âgés.

A Givraines, la miséricorde est simple, dans d'autres lieux, elles peuvent être très ouvragées et parfois réserver de belles surprises tant par la qualité artistique que par la fantaisie du sujet représenté.



Confessionnal

Meuble où le prêtre entend la confession du pénitent et lui donne l'absolution.

Le sacrement de réconciliation est une rencontre avec Dieu qui est symbolisée par la rencontre avec un prêtre.

Le pénitent regarde sa vie devant Dieu en pensant à son amour miséricordieux. Le mot "confession" indique seulement l'aveu des péchés sans suggérer le pardon. Le terme "pénitence" évoque l'expiation, la mortification. Il est insuffisant pour exprimer le pardon de Dieu.

Le mot "réconciliation" (utilisé depuis le concile Vatican II) exprime l'essentiel, qui est l'Amour de Dieu dans la rencontre.



Clés de voûtes*

Ornements plus ou moins fantaisistes de date récente (XX^e siècle).



AURELIANEM – AURELIANUM = ORLEANS FELICIS. EPI. (?)
 Sur le bandeau en S l'inscription « AVE SPES UNICA »
 signifie « Notre unique espérance »
 faisant allusion à l'expression :
 « O CRUX AVE SPES UNICA »
 = « Ô Croix notre unique espérance ».

Écartelé : 1 et 4 d'azur à lionne d'Or,
 2 et 3 bandés de gueule et de bru ;

Armoirie non identifiée.

Dans le chœur, une **plaque de donation** (46) date de 1649. Le dallage a été refait en 1855.



Essai de traduction, avec l'aimable concours de Jean-Pierre Masson :

AU NOM DE DIEU - AMEN

LES VENERABLES OU PERE DE L'EGLISE PAROISSIALE DE ST AIGNAN DE GYVRENNE PRESENTEMENT ET A L'AVENIR SONT TENUS ET OBLIGES, EN PEPEUELLE MEMOIRE POUR LE REPOS DES AMES DES DEFUNTS, LES VENERABLES ET DISCRETES PERSONNES MESSIRE GERMAIN MONTHEUREAU ET MESSIRE Ayme RICHER DE SONNER AVEC LES PERES CURES SUCCESSIVEMENT L'UN A L'AUTRE DUDIT GYVRENNE ET LES CHANOYNES EN L'EGLISE COLLEGIALE ST-GEORGE DE PITHYVIERS, UN OBIT ANNIVERSAIRE A PERPETUITE EN LADITE EGLISE DE GYVRENNE :

VIGILE A 9 LECONS, MESSE HAUTE, LIBERERA ET SALVE DE PROFUNDIS ICI SUR LA SEPULTURE DU DEFUNT SIEUR RICHER DERNIEREMENT DECEDE GISANT SOUS CET EPITAPHE A PAREIL JOUR DE SON DECES LE 29 JUILLET 1648 POUR LE DON IRREVOCABLE QU'A FAIT LEDIT DEFUNT SIEUR RICHER A LA CURE DUDIT GYVRENNE D'UN CLOT DE VIGNES JOIGNANT CELUI DE LADITE CURE, PETIT JARDIN, CAVE, MASURE, AISANCE ET APPARTENANCE JOINT A L'ENCLOS DU PRESBITAIRE DUDIT LIEU COMME IL EST PORTE PAR LE TESTAMENT DU SIEUR RICHER PASSE PAR DEVANT MAITRE CESAR LEPERE NOTAIRE ROYAL DUDIT GYVRENNE LE 22 JUILLET 1648.

AUX CHARGES CI-DESSUS, COMME AUSSI LES GAGIERS DE LA FABRIQUE DE GYVRENNE SONT TENUS ET OBLIGES, ET LEURS SUCCESEURS, A PERPETUITE EN LADITE QUALITE DE FAIRE CELEBRER EN LADITE EGLISE EN MEMOIRE DES DEFUNTS ET NOTAMMENT DUDIT SIEUR RICHER 4 SERVICES DE MESSES HAUTES, VIGILE A 9 LECONS, LIBERA DE PROFUNDIS, ET CE SUR SA SEPULTURE LES 4 VENDREDIS DES 4 TEMPS DE L'ANNEE EN SOUVENIR DE LUI GRACE CONVENABLE POUR LE DON, PAREILLEMENT IRREVOCABLE, FAIT PAR LE SIEUR RICHER A L'EGLISE, A PERPETUITE, D'UNE MAISON AVEC TOUTES SES APPARTENANCES SISE AU BOURG D'INVILIER APPARTENANCE DUDIT GYVRENE ET 13 ARPENTS DE TERRE OU ENVIRON COMME IL EST PORTE PAR LEDIT TESTAMENT PASSE COMME DESSUS. SES TERRES NE POURRONT ETRE VENDUES POUR QUELQUE CAUSE QUE CE SOIT AINSI DEMEURERONT A PERPETUITE AFFECTEES AUX CHARGES COMME DESSUS. A QUOI FAIRE LES MARGUILLIERS SE SONT OBLIGES TANT POUR EUX QUE LEURS SUCCESEURS A L'AVENIR EN LADITE QUALITE ET ONT POUR CE FAIRE ACCEPTE LE DON CI-DESSUS QU'IL SE VOIT PRESENTEMENT DONNE EN PRESENCE DE MAITRE MARC PORCHON, BAILLY DU LIEU, LE 9 MARS 1649 : PRIEZ DIEU POUR LE REPOS DE LEURS AMES

LES VENERABLES ET DISCRETES PERSONNES MESSIRE FRANCOIS HERBLE PRETRE CURE DE BOYNES ET MESSIRE MARC DRIARD PRETRE CURE D'ECHILLEUSE, MAITRES ES ARTS ET GRADUEZ NOUVEAUX EN L'UNIVERSITE DE PARIS EXECUTEURS DU TESTAMENT ET DERNIERES VOLONTES DUDIT DEFUNT SIEUR RICHER ONT FAIT METTRE ET APOSER CETTE PIERRE SUIVANT SON INTENTION LE 17EME JUILLET 1649.

Inscriptions au sol : dans le chœur (C3) les dalles au sol rappellent les travaux réalisés en 1855.





Plaque gravée

Contre le mur oriental du bas-côté (BC1) une plaque rappelle les travaux réalisés : Construction de l'autel de la Vierge, dallage et restauration de l'église en 1856.

Plaque commémorative

Sur le mur nord dans la nef (N2) une plaque rappelle :

- ☞ les noms des morts pour la France de la 1^{ère} Guerre Mondiale. Une comparaison avec les noms figurants sur le monument aux morts du cimetière démontre l'absence de trois morts. Ce sont les morts déclarés tardivement après la réalisation de la plaque et même après l'érection du monument aux morts puisque ces trois noms ont été ajoutés en fin de liste ne respectant plus ainsi l'ordre alphabétique.
- ☞ Les noms des morts pour la France de la dernière guerre mondiale. Cette-ci la plaque comporte un nom de plus que le monument au mort. Le nom manquant, enfant de Givraines, est inscrit sur le monument aux morts de Yèvre. La parenté du défunt avec le curé de Pithiviers explique cet ajout.

Sur le mur oriental du bas-côté (BC1) un ex-voto (plaque de remerciement à la suite d'un vœu exaucé). Sans une famille a-t-elle voulu remercier la sainte Vierge au retour d'un soldat épargné par la guerre.



Portes

Il a été signalé la porte de la sacristie et celle de la montée au clocher, il existe deux autres portes.

Sans aucun caractère particulier il convient simplement d'observer le style très différents des ouvertures et donc des deux portes d'entrée sur les murs sud et ouest.

AUTELS

Maître Autel

Le mot latin altare, qui signifie « autel », vient de la racine altus, qui veut dire « élevé ». Originellement, l'autel est le haut-lieu servant de point de jonction entre Dieu et le monde.

Dans la Bible, l'autel est une simple table de pierre dressée pour rappeler une intervention divine. Des sacrifices y étaient parfois offerts (animaux, libations). Dans l'Église catholique, l'autel est l'endroit le plus sacré de l'église, où l'on célèbre l'Eucharistie ; il a généralement la forme d'une table.



L'Eucharistie est une Louange, une action de grâce rendue à Dieu. Plus particulièrement, l'action de grâce prononcée au repas juif, plus solennellement lorsqu'elle commémore la Pâque, la sortie d'Égypte. Chez les chrétiens, et plus précisément chez les catholiques, l'Eucharistie est la célébration du sacrifice du corps et du sang de Jésus Christ présent sous les espèces du pain et du vin. L'évêque et le prêtre sont les célébrants de l'Eucharistie.



Le Maître autel de Givraines se décompose en deux parties :

- ✕ la base dont la partie supérieure constitue la table d'autel
- ✕ la partie supérieure comportant le tabernacle et la chapelle supérieure lieu d'exposition de la croix.

Cet autel est celui qui était utilisé avant la réforme du concile Vatican II (1962 – 1965). Après cette date, l'autel est tourné de telle sorte à pouvoir célébrer la messe face au peuple. Il est évident que la partie supérieure de ce maître autel ne permettait plus son utilisation. Il a donc été placé dans le Chœur un autel plus modeste orienté dans l'autre sens.

C'est le sculpteur Charron Amédée qui a réalisé cet ouvrage avec le concours de l'architecte Beausoleil. La fabrication a été faite dans un atelier poitevin à saint-Hilaire. Le socle est composé de trois scènes différentes :

- ✕ saint Pierre à gauche.
- ✕ la cène au centre réduite à la présence de Jésus et de Jean.
- ✕ saint Paul à droite.



Autel face au peuple

Le maître Autel ne pouvant être retourné, la solution trouvée dans cette église a été d'utiliser l'autel secondaire fixé sous la statue de saint Roch (10), des traces en escalier subsistent sur le mur nord, elles rappellent la présence de cet autel. La base a été placée dans le chœur et dans l'axe de la nef où il se trouve actuellement. La partie supérieure est entreposée au fond de l'église près des fonts baptismaux (32).



Autel à sa place actuellement



Trace en escalier sur le mur



Reconstitution
de l'autel saint Roch

Autel de la Vierge



Détail du socle de l'autel. Le monogramme marial (AM) de Ave Maria.



STATUES



saint Pierre (page 40)

Cette statue montre le Père nourricier de Jésus et le Protecteur de la Sainte Église.

Il porte un lys dans la main droite, symbole de pureté. Le "très chaste époux de Marie", comme l'invoque la liturgie, porte sa main sur son cœur : il le garde tout entier pour Dieu. Sa robe d'or symbolise sa parfaite charité.

Le culte de saint Joseph remonte au VIII^e siècle. En 1679, à la demande de Charles II, le pape Innocent XI a proclamé saint Joseph patron de tous les territoires relevant de la couronne d'Espagne, ce qui explique que ce saint fut également choisi par Pie IX comme patron de l'Eglise universelle.

Fêté le 19 mars, le Pape Pie XII institua en 1955, la fête de saint Joseph Artisan à la date du 1^{er} mai afin de présenter un exemple à la classe ouvrière.



saint Roch (page 41)



Notre Dame de Lourdes
(Bernadette page 37)



Jeanne d'Arc
(page 38)



Thérèse de Lisieux
(Thérèse de l'Enfant-Jésus page 41)

La piéta de Jean Anguera



Créée par Jean Anguera, modelleur de Givraines, la Piéta a été présentée, installée et bénite le 4 mai 2019 en présence du Père Messian Huret, curé modérateur de Pithiviers.

Traditionnellement une piéta (Vierge de Pitié) est un thème iconographique chrétien représentant la Vierge Marie éplorée tenant sur ses genoux son fils (Mater Dolorosa) à la descente de la croix avant la mise au tombeau. Les différentes sculptures traitant de ce sujet sont réduites, en général, à deux personnages. La Piéta de Jean Anguera est bien différente. Avant même d'apercevoir le Christ et sa mère, la montagne est omniprésente, elle domine l'œuvre en imposant en quelque sorte un troisième personnage.

Marie éplorée, regarde son fils, comme toute mère en cet instant d'humanité sans se douter cependant de sa Résurrection prochaine. Le Christ, la tête renversée en arrière, vient de perdre la vie. N'a-t-il pas prononcé quelques instants auparavant : Eloï, Eloï, lama sabachthani ? ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Les visages de Marie et de son fils sont proches l'un de l'autre, comme si Marie voulait lui insuffler son Amour incommensurable et le ramener à la vie. L'artiste a volontairement représenté le visage de Marie sous forme de masque : Masque de la mort qui en dit long sur le désarroi de Marie en cet instant précis, mais aussi et surtout le masque d'incompréhension de toute mère perdant son enfant.

Marie et Jésus, dans cette œuvre, sont enveloppés par cette montagne constante et bienveillante dans la vie de Jésus, celle qui accueillera une ultime scène en Galilée où les onze disciples rencontrent le Christ (Matthieu 28, 16-20) après la résurrection.

Dans la partie la plus ancienne, sous le clocher et proche de celui-ci est implanté une niche dans le mur sud. Cet emplacement a été réalisé dans l'ancienne porte des morts.

Placer la Piéta en ce lieu est hautement symbolique d'autant plus que la porte des morts de Givraines est ouverte au sud. Si le nord symbolise le froid, les ténèbres, la mort, il en va tout autrement du sud qui évoque la chaleur, la lumière, la vie. Ainsi donc cette niche, "porte des morts", méridionale ouvre sur un autre monde celui de la résurrection et d'un monde nouveau.

VITRAUX

Triplet oriental

Centre : Sacré Cœur (page 41)

L'essentiel de la foi catholique est résumé dans le credo qui définit la divinité de Jésus-Christ. Le culte du Sacré-Cœur est beaucoup plus tardif. Prôné par Jean Eudes (1601 – 1680), approuvé par le pape Clément XIII en 1765, il ne sera étendu à tout le rite romain par le pape Pie IX qu'en 1856.

Gauche : saint Roch (page 41)
(2^{ème} Saint Patron de cette église.)

Roch naquit à Montpellier vers 1340 et mourut en Italie vers 1376/1379. Orphelin très jeune, il fut confié à son oncle. Il étudia probablement la médecine dans cette ville dont l'université était réputée en ce domaine car, pour soigner un bubon, il utilisait une lancette, instrument utilisé par les médecins de la ville. À sa majorité, il distribua tous ses biens aux pauvres et partit en pèlerinage pour Rome. Il s'arrêta en plusieurs villes d'Italie atteintes par la peste où il s'employa à servir les malades dans les hôpitaux.

Lui-même atteint par la maladie, il se retira dans une forêt près de Plaisance pour ne pas infecter les autres. Seul un chien vint le nourrir en lui apportant chaque jour un pain dérobé à la table de son maître. Ce dernier, intrigué par le manège de l'animal, le suivit en forêt et découvrit le saint blessé, qu'il put ainsi secourir. Saint Roch est généralement représenté avec son chien, d'où l'expression, pour parler de deux personnes inséparables : c'est saint Roch et son chien.

Quand il revint dans sa patrie vers l'âge de trente ans, Roch était défiguré par les mortifications qu'il avait subies. À Milan, déchiré par une guerre civile, il fut pris pour un espion et jeté au cachot. Par humilité, il y demeura incognito et périt de misère vers 1378, ses concitoyens ne s'étant rendu compte que trop tard de leur méprise. Son corps fut transporté dans la ville de Venise.

Saint Roch a été invoqué par les habitants de Givraines pour les protéger du choléra qui sévissait à Boynes en juillet 1849 (épidémie due vraisemblablement à la faible profondeur des puits). Le choléra a épargné Givraines. Une croix votive a été érigée par Benjamin Jacson sur la route de Gaubertin. On s'y rendait en procession chaque 16 août jusqu'au début du XX^{ème} siècle.



Patron des malades, il est invoqué contre les maladies contagieuses. Il est reconnaissable par son bâton (celui-ci n'est plus présent sur cette statue), sa besace et son chien. En général, il relève le pan de sa cape pour montrer la plaie de la peste.

Droite : saint Aignan (1^{er} Saint Patron de cette église.) (page 37)

Né à Vienne en Dauphiné, d'une famille originaire de Hongrie, il fut appelé à Orléans. Évêque de cette ville, il s'est rendu très populaire en défendant vaillamment sa ville durant 4 semaines face à l'invasion des Huns en juin 451. Les troupes d'Attila quitteront la ville sans la dévaster grâce à la conviction de l'Évêque qui incitera les Orléanais à ne pas abandonner leur cité, et au soutien armé des troupes du général romain Aetius. Vénéré de son vivant, il meurt le 17 Novembre 453. Il est inhumé à l'Est de la ville, en l'église de Saint-Pierre aux Bœufs.



**Mur sud
saint Vincent** (page 41)

Diacre et Martyr mort à Valence en 304. Il fut déchiré par des crochets de fer et rôti sur un gril. Son culte, très populaire en Espagne, se répandit largement en France.

Le nom de Vincent (vainqueur) est le symbole de celui qui a vaincu tous les tourments.

En France, saint Vincent est devenu patron des vignerons pour une raison de calembour lié à son nom : Vin-Sang. A Givraines la présence de ce vitrail est certainement liée au passé viticole de la commune.

Saint reconnaissable à sa grappe de raisin (ce qui n'est pas au Portugal), son vêtement de Diacre (Dalmatique), et une palme verte (symbole du martyr).



saint Vincent
à Lisbonne avec son bateau
est patron des navigateurs

saint Michel (page 40)

Archange dans les religions juive, chrétienne et dans l'islam, il est le plus grand des anges dans les traditions juive et chrétienne.

Le livre de Daniel mentionne : « Le Prince du royaume de Perse m'a résisté pendant 21 jours, mais Michel, l'un des Premiers Princes, est venu à mon aide. » Protecteur d'Israël dans la bible, il devint celui de l'Église.

Il existe au moins trois types de représentation de saint Michel :

- ✕ La plus courante est sans doute, le vainqueur du dragon (Représentation du vitrail). Dans l'apocalypse (XII, 7-9), saint Jean dit en effet : "et il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon ciel. »
- ✕ Le peseur des âmes (avec une balance) est moins abondant. Le jugement dernier de la cathédrale de Paris présente un exemple intéressant (Photo de droite)
- ✕ Le combattant de la guerre de cent ans assez rare il est cité car une statue de Ferrières-en-Gâtinais est visible au musée de Montargis.



Notre Dame de Lourdes (Bernadette page 37)

La Mère de Jésus-Christ est apparue le 11 février 1858 à Lourdes.

Bernadette Soubirous raconte : « *J'aperçus une dame vêtue de blanc elle portait une robe blanche, un voile blanc également, une ceinture bleue et une rose jaune sur chaque pied* ».

Le vitrail est une illustration de la vision de sainte Bernadette.

Bernadette Soubirous est née en 1844 à Lourdes. Après avoir été témoin d'apparitions de la Vierge à 14 ans, dans une petite grotte. Ne sachant ni lire ni écrire et n'ayant pas fait sa communion, Bernadette intégra "l'école des indigents" à Lourdes tenue par les Sœurs de la Charité de Nevers, puis elle entra au couvent de ces mêmes sœurs à Nevers où elle décéda en 1879.



Elle a été béatifiée (bienheureuse) en 1925, puis canonisée (Sainte) en 1933.

Mur occidental saint Pierre (page 40)

Apôtre de Jésus, il deviendra le chef de l'Église primitive, puis pape de 30 à 64. Il respectera ainsi le souhait de Jésus qui lui avait dit :

"Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église".

" Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux."

Ainsi, saint Pierre est représenté avec deux clefs (d'or et d'argent), parfois avec une seule (celle du Paradis), ou encore avec trois (celles du Ciel, de la Terre et de l'Enfer).



Mur Nord saint François d'Assis (page 38)

C'est parce qu'il est né à Assise en Italie en 1181 que François est connu sous ce vocable « François d'Assise ».

Un jour en écoutant un passage de l'Évangile, il trouve une réponse à sa quête : passer sa vie à aimer toute la création. Il se fait pauvre et annonce les messages de joie, d'espoir et d'amour contenus dans la Bible. Bien qu'issu d'une famille riche, il porte le vêtement du pauvre de son époque. Il se veut solidaire des pauvres, des démunis, des marginalisés.

Pour lui, toute la Création forme une grande famille. Il invite tous les humains à l'Amour mutuel et au respect de notre mère la Terre, notre sœur la Lune, notre frère le Soleil...Il est le fondateur de l'ordre des frères mineurs (franciscain) caractérisé par la prière, la pauvreté, l'évangélisation et le respect de la Création.

Il rejoint ainsi les préoccupations de ceux et celles qui se soucient de la défense de la nature, des animaux et de l'environnement. C'est d'ailleurs pourquoi, en 1980, il est proclamé "patron des écologistes" par Jean-Paul II.





saint Antoine de Padoue (page 37)

Antoine (1195 -1231) est connu comme homme de Dieu, prédicateur de la parole divine, théologien et plus encore comme le saint des miracles (Thaumaturge).

Fernando di Buglione naquit vers 1195 à Lisbonne, dans une famille noble et militaire. Il suivit des études brillantes chez les chanoines Réguliers de saint Augustin puis au monastère de Sainte-Croix, un important centre d'études et de vie religieuse, où il fut ordonné prêtre.

En 1220, les restes d'un groupe de Franciscains martyrs furent ramenés du Maroc. Cet événement le conduisit à rejoindre l'ordre de François d'Assise, où il reçut le prénom Antoine.

Il passe ses dernières années près de Padoue en Italie, continuant à prêcher avec flamme. Il est canonisé (saint) en 1232. Il est le patron des pauvres, et son culte est toujours très populaire. À partir du XVIIe siècle, saint Antoine de Padoue est invoqué pour retrouver les objets perdus. L'idée d'invoquer saint Antoine pour retrouver les objets perdus vient du fait qu'un voleur qui lui avait dérobé un livre se sentit obligé de les lui rendre.

Observer les deux personnages Saint Antoine de Padoue. Il représente certainement un couple de généreux donateurs qui a financé ce vitrail. Il était de coutume de procéder de cette façon et passer ainsi à la postérité de la petite histoire de Givraines.

Un travail approprié et minutieux sur les deux rectangles sous les personnages permettrait très certainement de découvrir leur identité.



Mur occidental du bas-côté **Virgo Mater** (Marie page 39)

Les Évangiles parlent peu de Marie ; ils rapportent l'Annonciation : l'annonce par l'ange Gabriel à Marie puis à Joseph à qui elle était fiancée, de la conception virginale de Jésus. Après la naissance de Jésus vient sa Présentation au Temple. Plus tard c'est l'épisode de la disparition de Jésus (12 ans), l'enfant était resté au Temple de Jérusalem avec les docteurs de la loi.

Marie est présente quand Jésus assistera aux Noces de Cana où il transforme l'eau en vin, puis Marie au moment de la crucifixion. Son fils la confiera avant de mourir à son disciple préféré Jean. Elle se trouvera parmi les disciples lors de la Pentecôte. Des traditions postérieures au Nouveau Testament racontent la suite de sa vie ainsi que sa mort à Éphèse.

Louis XIII proclame un texte de vœu en 1638 pour la consécration de la France à la Vierge Marie.

Le pape Pie XI dans une lettre apostolique proclame en 1922 Notre-Dame de l'Assomption patronne principale de la France et Jeanne d'Arc patronne secondaire).





L'inscription Virgo Mater, signifie Vierge Mère.

Quelques détails



Nom du vitrailliste et lieu de fabrication

En bas à gauche du vitrail de Saint François d'Assise il est possible de lire le nom du vitrailliste : DOUMERC.



En bas à droite de ce même vitrail est indiqué la ville de Toulouse



Un autre vitrail porte une estampille différente : A. DOUMERC – TOULOUSE.



PLACE DE L'EGLISE



L'église est largement mise en valeur par la nouvelle place inaugurée en 2009. Les massifs floraux qui s'étalent sur la partie sud de l'église sont organisés à la manière d'un jardin de curé.

Un jardin de curé est à l'origine un jardin clos près de l'église et du presbytère. Sa vocation est avant tout utilitaire. Ce jardin fournissait au prêtre des légumes, des fruits et des fleurs, pour orner l'autel, et peut-être une vigne pour le vin de messe, ainsi que quelques plantes médicinales.

Style « jardin de curé » : la première caractéristique est de mélanger les fleurs et les légumes, et une grande variété de plantes simples. Le plan en carrés, plus ou moins rigoureux, est adouci par le mélange des plantes vivaces et annuelles. Le buis, l'if et la santoline servent de bordure.

Dans un jardin contemporain, l'esprit 'jardin de curé' ne conserve plus que les formes géométriques, avec des bordures de buis, un cercle au centre symbolisant un puits. C'est le concept très épuré de celui de Givraines, il n'y a plus de plantes médicinales ni de légumes qui nécessiteraient trop d'entretien.



FRAGMENT DE PLATE-TOMBE

Dans le mur d'enceinte de la propriété, situé au nord de l'église, chacun pouvait voir le fragment d'une plate-tombe, mais qui l'avait vraiment vu ?



Hervé Herment, après descellement du fragment, l'a remplacé par une copie dans le mur. Le fragment original est dans la sacristie.



Ce fragment peut être rapproché de la plate tombe (an 1290) de Jean de Chanteloup (musée de l'Ancien Evêché à Evreux) qui représente le chevalier. Deux anges thuriféraires (porteur d'encensoir) aux ailes déployées au dessus d'une arcade gothique garnie de crochets. L'inscription sur le pourtour indique : CI GIST JEHENJA/DIS.SIRE.DE.CHANTEL OU. CHEVALIER.QUI TRESPASSA. EN/ L EN .DE GRACE M.CC.LXXXX/ LE. DIMENCHE. DEVANT.LASEINT.MATHE. DEX.MERCI.LIFACE AMEN.

La plate-tombe de Givraines provient-elle du cimetière ou est-elle une pierre apportée à Givraines et par qui ? Pour quel personnage fut-elle réalisée et en quelle année ? Autant de questions qui resteront sans réponse à moins de retrouver d'autres fragments de cette plate-tombe.



CONCLUSION

Le clocher est beau, et sa base présente un grand intérêt pour l'apparition du style gothique. Le chœur est élégant, mais très classique, de même que les ajouts du XVI^e. Par contre, le Christ du banc d'œuvre* est tout à fait exceptionnel. La restauration du clocher de 2002 à 2007 et la création d'une nouvelle place en 2009 dégageant largement l'édifice est une réelle réussite de mise en valeur du patrimoine de Givraines.

SAINTS DANS CETTE EGLISE

Aignan

Étymologie : grec agnos : pur, d'où dérive le latin agnus : agneau, symbole de pureté. Pourrait être un surnom baptismal. Latin Anianus.

Données historiques : serait né avant 358. Évêque d'Orléans au moment de l'arrivée d'Attila devant la ville en 451, il serait allé trouver le général romain Aetius à Arles pour obtenir les renforts qui délivrèrent la ville. Il mourut en 453.

Données traditionnelles et légendaires : elles sont nombreuses.

Culte : invoqué comme libérateur d'Orléans et protecteur de la ville. Il est répandu dans les diocèses de Bourges, Nevers, Auxerre, Paris, Senlis, Beauvais, ... Le nom « saint Agne » est la déformation d'Aignan.

Fête : le 17 novembre, et le 14 juin pour la libération d'Orléans.

Bibliographie : on le connaît grâce à l'histoire des Francs de Grégoire de Tours. Deux « vies » sans valeur historique furent rédigées au VIII^e et au XI^e siècle.

Antoine

Étymologie : latin Antonius nom de personne porté par plusieurs empereurs romains.

Données biographiques : il faut distinguer :

Antoine le grand : 251-356, ermite en Thébaïde (Égypte) où il fonda des monastères. Il est souvent représenté tenté par le diable (la tentation de saint Antoine), ou s'entretenant avec saint Paul ermite, ou accompagné d'un cochon.

Antoine de Padoue : né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231. Il est entré dans l'ordre franciscain à 25 ans alors que cinq frères venaient d'être martyrisés au Maroc, et a été ordonné prêtre. Il fut un prédicateur puissant, en France puis à Padoue en Italie, rappelant les exigences sociales de l'Évangile. Il mourut à 36 ans.

Culte : il a été proclamé Docteur de l'Eglise. On l'invoque pour retrouver un objet perdu ou volé, pour les accouchements, contre la fièvre et les épizooties et pour les ânes. Il est le patron des faïenciers. Fête le 13 juin.

Iconographie : il est représenté en moine franciscain (robe de bure brune avec une ceinture de corde) tenant un livre sur lequel se tient l'Enfant-Jésus, ou celui-ci dans une mandorle (auréole ovale).

Bernadette

Étymologie : forme féminine de Bernard, nom germanique composé de ber : ours et hard : dur, fort.

Données biographiques : la vie de Bernarde-Marie Soubirous peut se résumer à 22 années à Lourdes (1844-1866) et 13 à Nevers au couvent de Saint-Gildard. Elle est née le 7 janvier 1844 à Lourdes où elle a vécu jusqu'à l'âge de 22 ans. Du 11 février au 16 juillet 1858, à 14 ans, elle est témoin de 18 apparitions de Notre-Dame, qui sont déterminantes pour toute sa vie. A partir de ces événements, ce sont huit années de témoignage et de recherche de sa vocation, qui l'amènent à prendre le voile chez les Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne de Nevers. Elle fait profession « in articulo mortis » (à l'article de la mort) le 25 octobre 1866 et profession perpétuelle (vœux définitifs) le 22 septembre 1878. Elle meurt le 16 avril 1879 à Nevers. Les dates ne rendent pas compte d'un itinéraire spirituel, les photos non plus ne disent pas tout ce que nous savons d'elle : enfant heureuse dans un foyer aimant, atteinte en 1855 par le choléra, elle en réchappe mais ne grandira plus (1m.44) et souffrira d'asthme et de tuberculose. Ceci n'explique pas ce qui s'est passé à partir de février 1858. Mais peut-on expliquer le mystère ? Comment a-t-elle pu, ne sachant ni lire ni écrire à l'époque, ne parlant que le patois, recevoir le message « Que soy era Immaculada Concepcion », qu'elle ne comprend pas ? Elle ne sait pas que le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé en 1854. Mais elle transmet fidèlement le message ... L'on sait la suite et les foules qui vont à Lourdes de nos jours.

Culte : elle fut béatifiée le 14 juin 1925. Sa dépouille mortelle, demeurée intacte, est vénérée depuis lors dans une chasse au couvent Saint-Gildard de Nevers. Elle est fêtée à Lourdes et Nevers le 18 février, et commémorée le même jour au propre (la liste de saints dont le culte est propre à un pays donné) de France.

François d'Assise

Étymologie : du bas-latin franciscus, relatif aux Francs.

Données historiques : il est né à Assise en 1181, fils du marchand Pierre Bernardone. Surnommé « il poverello », il fonde en 1209 l'Ordre des Frères Mineurs. Dès 1219, au premier Chapitre général de l'ordre, 5.000 frères se rassemblent. Il fait un pèlerinage en Terre Sainte, reçoit les stigmates au mont Arverne le 14 septembre 1224 et meurt deux ans plus tard. Son message insiste sur la pauvreté et la joie.

Culte : fête le 4 octobre.

Iconographie : il est généralement représenté revêtu de l'habit brun de son ordre, accompagné d'oiseaux, ou avec une église ou portant un crucifix.

Bibliographie : de nombreuses biographies lui ont été consacrées.

Jean l'Évangéliste

Étymologie : nom hébreu : Dieu a fait grâce

Données scripturaires : nos seules informations nous sont données par les Évangiles et d'autres livres du Nouveau Testament : fils de Zébédée, et frère de Jacques le Majeur, il fit partie, avec son frère et Pierre, des disciples les plus proches de Jésus. C'est lui que Pierre charge de se pencher vers Jésus lors du dernier repas, la Cène, pour lui demander qui va le trahir. Il est le seul à avoir accompagné son maître au Calvaire, et Jésus lui confie sa mère. C'est encore lui qui précède Pierre le matin de Pâques lorsqu'ils se rendent au tombeau de Jésus. On les retrouve ensemble dans les Actes des Apôtres. Le quatrième Évangile lui est traditionnellement attribué. Une tradition en fait également l'auteur de l'Apocalypse.

Culte : fête le 27 décembre. Son culte jalonne souvent les chemins du pèlerinage de Compostelle.

Iconographie : dans les représentations des 4 évangélistes, son symbole¹ est l'aigle. Dans les séries d'apôtres indifférenciés, jusqu'au XIII^e siècle, il est figuré comme un jeune homme imberbe. (Dans les représentations de la Cène, il est généralement représenté penché vers Jésus. Il figure toujours sur les représentations du calvaire et de la mise au tombeau. Dans les « poutres de gloire », il est à la gauche de Jésus en croix, tandis que Marie se trouve à sa droite.

Jeanne d'Arc

Étymologie : comme Jean, de l'hébreu Yohanan : « Yah a fait grâce » (Yah est l'abréviation de Yahvé », nom de Dieu que le Juifs s'interdisent de prononcer par respect).

Données historiques : Jeanne est née vers 1412 dans une famille de paysans aisés. Dès l'âge de 13 ans, elle entend les voix des saints Michel, Catherine et Marguerite. En 1428, ses voix lui enjoignent de quitter son pays pour aller délivrer la France, occupée par les Anglais. Elle finit par obtenir de rencontrer le roi Charles VII à Chinon le 6 mars 1429, puis délivre Orléans le 8 mai. Elle organise le sacre du roi à Reims le 17 juillet. Elle est capturée à Compiègne le 24 mai 1430 et livrée aux Anglais qui la font juger par l'archevêque* de Rouen. « Après chevauchée glorieuse et alors qu'elle n'avait d'autre ambition que de servir « Messire Dieu », elle fut jugée comme hérétique et souffrit sa Passion sur le bûcher de Rouen le 30 mai 1431 » (Prions en Eglise).

Culte : un procès en réhabilitation eut lieu en 1456 mais elle ne fut canonisée qu'en 1929. Après la défaite de 1870 elle devint l'incarnation du patriotisme. Son culte se développa rapidement en France. Elle fut proclamée patronne du télégraphe (!), de l'armée française et de la France en 1922.

Iconographie : elle est généralement représentée debout, en armure, tenant son oriflamme. Avant sa canonisation, elle est représentée sans auréole. On la voit aussi parfois en bergère avec ses moutons à Domrémy, ou sur le bûcher à Rouen. La croix de Lorraine est un de ses attributs, et une épée dressée figure sur ses armoiries.

¹ Symboles des évangélistes : le prophète Ezéchiel décrit une vision d'un char dont les roues avaient 4 faces : une face de taureau, une d'homme, une de lion et une d'aigle. (Ez 10₁₄). Une coutume très ancienne a réutilisé cette vision pour attribuer à chacun des évangélistes l'un de ces personnages. L'homme a été attribué à Matthieu parce que son évangile commence par une généalogie, le lion à Marc qui ouvre le sien par une citation d'Isaïe parlant d'une voix qui crie dans le désert. Luc est évoqué par le taureau car son évangile commence par une scène qui se déroule au Temple de Jérusalem, où des taureaux étaient sacrifiés. Enfin, Jean est l'aigle car son évangile prend tout de suite de la hauteur.

Joseph

Étymologie : hébreu : « que Dieu ajoute » (d'autres enfants à celui qui vient de naître).

Données scripturaires : nous ne le connaissons qu'à travers quelques citations des évangiles : Matthieu (ch.1, 2, 6, 13), Marc (ch. 6), Luc (ch. 1, 2, 3, 4) et Jean (ch.1 et 6). Il est présenté comme descendant de David et époux de Marie, charpentier demeurant à Nazareth.

Culte : sous l'impulsion du Carmel réformé (sainte Thérèse d'Avila), il s'est répandu au XVII^e siècle en France. Associé à Marie et Jésus, il fait partie de la « sainte Famille ». Au XX^e siècle, on insiste sur sa condition de travailleur manuel. Et on a institué la fête de « saint Joseph ouvrier », fixée au 1^{er} mai. Il est le patron de la Belgique, de la Bohême, du Canada, du Pérou, et de plusieurs corps de métiers : bûcherons, carillonneurs et sonneurs, charpentiers, charrons, tondeurs de draps, des enfants et des pères de famille, des pèlerins et des touristes, des pionniers et des voyageurs, de l'Ordre du Carmel, des monts de piété, des missions en Chine. Cette longue liste, incomplète, est significative de l'extension prise par son culte. Il était invoqué dans les causes désespérées, pour l'assistance à l'heure de la mort, pour les exilés, les sans-abri, et contre les maladies des yeux.

Iconographie : il figure bien sûr dans les tableaux illustrant la Nativité, l'Adoration des bergers et celle des mages, la fuite en Égypte et parfois dans l'épisode de « Jésus parmi les docteurs » (Lc 2⁴¹⁻⁵²). On le voit aussi dans son atelier, avec Jésus enfant à ses côtés. Au XIX^e se multiplient les statues de style « Saint-Sulpice » qui le représentent portant l'Enfant-Jésus dans ses bras, ou tenant un lis dont on fit son emblème. Au XX^e, on le représente plus volontiers au travail.

Marie

Étymologie : de l'hébreu Myriam, mot d'origine inconnue qui pourrait signifier « voyante » ou « dame ». On le rattache également au verbe « se rebeller ». Sa première mention dans la Bible désigne la sœur de Moïse, Myriam. Ce prénom est très répandu chez les Sémites, Juifs et Arabes.

Données scripturaires : la mère de Jésus apparaît à plusieurs reprises dans les Évangiles : dans les deux premiers chapitres des Évangiles selon saint Matthieu (ch.1 et 2) et selon saint Luc (Ch. 1 et 2) qui relatent les épisodes de l'enfance de Jésus (Annonciation Lc.1²⁶⁻³⁸, Visitation Lc.1³⁹⁻⁵⁶, Nativité Lc. 2¹⁻⁷, adoration des bergers Lc.2⁸⁻²¹, puis des mages Mt.2¹⁻¹², Présentation au Temple Lc.2²²⁻³⁸, fuite en Égypte Mt.2¹³⁻¹⁵, installation à Nazareth Mt 2¹⁹⁻²³, épisode de Jésus parmi les docteurs Lc.2⁴¹⁻⁵². On la retrouve aux Noces de Cana (Jn 2¹⁻¹⁵), et au pied de la croix. Enfin, les Actes des Apôtres mentionnent sa présence parmi les apôtres entre l'Ascension et la Pentecôte (Ac. 1¹⁴).

Culte : La réflexion chrétienne a reconnu en Marie le premier témoin de la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu dans notre humanité : Jésus, « vrai Dieu et vrai homme », qui conduit les conciles œcuméniques des premiers siècles à appeler en vérité Marie mère de Dieu. Le recours affectif à Marie s'enracine pour le monde chrétien dans cette vision fondamentale de la foi. On trouve des icônes qui la représentent dans toutes les églises orthodoxes, et des peintures ou des statues dans les églises catholiques. A partir du XII^e siècle en Occident, une nouvelle attitude envers la femme, l'amour courtois, s'est reflétée dans le culte de Marie, désignée alors par l'expression « Notre-Dame ». Un grand nombre de cathédrales reconstruites au début de l'époque gothique lui sont consacrées. Les Protestants ont rejeté ce qu'ils ont perçu comme une forme d'idolâtrie. Il faut reconnaître qu'en bien des endroits, les missionnaires ont christianisé du nom de Marie des cultes à une déesse-mère héritée du paganisme précédent. L'appellation de « bonne dame » pourrait en être le témoin. Le culte marial, qui a toujours joué un rôle important dans le catholicisme, a connu un renouveau avec les apparitions de Lourdes et de divers autres sanctuaires depuis le milieu du XIX^e siècle.

Iconographie : dans l'art religieux occidental, Marie figure bien sûr dans les « Nativités ». Le thème de la Vierge à l'Enfant, représentant l'Enfant-Jésus sur les genoux de sa mère (art roman, dérivé de la Theotokos byzantine, Vierge en majesté) ou Marie debout tenant l'enfant dans ses bras (art gothique), a été abondamment illustré. A la Renaissance, surtout en Italie, on les a souvent représentés entourés de divers saints. Ces scènes sont désignées comme « sainte conversation ». L'Assomption et le « Couronnement de la Vierge » sont les deux autres scènes fréquentes dans lesquelles Marie joue un rôle central. On trouve aussi des représentations de « la femme dans le soleil » décrite dans l'Apocalypse (ch.12) et assimilée par la tradition à Marie. Il faut ajouter un certain nombre de sujets relatifs à la vie de Marie, qui sont racontés dans les évangiles apocryphes : éducation de Marie par sa mère sainte Anne, présentation de Marie au Temple, mariage de Marie et de Joseph. Au XII^e siècle on a également représenté Marie abritant toute une foule sous son ample manteau. Cet aspect de Marie protectrice des êtres humains a été développé à l'époque par saint Bernard. Dans les églises consacrées à Notre-Dame se trouve une statue - généralement, au Moyen-âge, une Vierge à l'Enfant - qui a fait l'objet d'un culte particulier et dont la représentation précise a été diffusée, sous forme de médailles et d'images pieuses en général. Depuis le XIX^e siècle, on a multiplié les statues représentant Marie telle qu'elle a été décrite par ceux qui ont eu une apparition : Notre-Dame de Lourdes², de Fatima, de la Salette. On trouve des statues représentant Marie debout sur un globe et écrasant un serpent du pied : la nouvelle Ève écrase le serpent tentateur qui a séduit la première. Il existe de très nombreuses autres représentations.

Bibliographie : Nouveau Testament, dictionnaire des noms propres de la Bible.

² A Lourdes, Marie se présente comme « l'Immaculée conception » : cela signifie qu'elle échappe au péché originel.

Michel

Étymologie : hébreu Mikhaël : qui est comme Dieu.

Données scripturaires et légendaires : il est mentionné dans la Bible (livre de Daniel) où il est qualifié d'archange, adversaire de Satan et protecteur du peuple de Dieu. On le retrouve dans le Nouveau Testament dans l'Apocalypse.

Culte : très populaire, on l'honore sur les sommets (Mont-Saint-Michel, Saint-Michel d'Aiguilhe au Puy en Velay,...) et, pendant le Haut-Moyen-âge, on lui dédie une chapelle placée dans les parties hautes (clocher) de l'église. Il est le patron du peuple d'Israël et celui qui pèse les âmes au Jugement Dernier. On l'invoquait contre la foudre, la crainte de la mort et l'assistance à cette heure, la délivrance des âmes du purgatoire. On le voit au-dessus de la porte ouest (tympen) des grandes églises romanes où le jugement dernier est habituellement représenté. Patron des métiers utilisant des balances, des fabricants de baquets, des boulangers, des bonnetiers, des couturiers, des chapeliers, des négociants et des employés de banque, des juges et de nombreux autres corps de métiers, il est aussi devenu celui des parachutistes ... fête : le 29 septembre

Iconographie : il est représenté terrassant le démon. On le distingue facilement de saint Georges grâce à ses ailes. On le représentait également dans les scènes de jugement des âmes, tenant une balance pour les peser.

Paul

Étymologie : prénom romain, du latin « paulus » petit, faible.

Données scripturaires : elles proviennent des « Actes des Apôtres », dans le Nouveau Testament. Paul, pharisien originaire de Tarse en Cilicie (Turquie), est à Jérusalem lors des débuts du christianisme. Il fait partie des Juifs pieux qui s'opposent à la nouvelle doctrine. Les « Actes » racontent que, envoyé à Damas persécuter les disciples de Jésus, il se convertit en chemin à la suite d'une apparition. Il devient par la suite l'apôtre des non-Juifs (« les « gentils »), parcourt la Turquie et la Grèce en y fondant des églises à qui il envoie des lettres (les « épîtres ») qui sont une source importante de la théologie chrétienne. Il est arrêté à Jérusalem à l'instigation de ses adversaires et transféré à Rome à sa demande pour y être jugé. Il y aurait été décapité avant la fin du premier siècle.

Culte : Paul et Pierre sont considérés comme les deux « colonnes de l'Eglise ». La basilique Saint-Paul hors les murs, à Rome, lui est consacrée. Fête : avec saint Pierre, le 29 juin.

Iconographie : il est figuré comme un homme grisonnant au crâne dégarni, tenant une épée.

Pierre

Étymologie : du latin « petrus » : pierre, traduction du surnom araméen « Céphas » (même sens) donné par Jésus à Simon dont il a voulu faire le roc sur lequel il a construit son Eglise (Mt 16¹³⁻¹⁹).

Données scripturaires : toutes nos informations proviennent du Nouveau Testament : Simon est un pêcheur du lac de Tibériade que Jésus rencontre auprès de Jean-Baptiste. Il devient l'un de ses premiers disciples. Jésus lui donne le surnom de Cephass (en grec : pierre) et le met à la tête du groupe des apôtres. Il lui donne le pouvoir de « lier et délier les péchés », symbolisé par une clé. Pierre va prêcher à Rome dont il devient le premier évêque et où il est martyrisé.

Culte : la basilique du Vatican est construite sur ce qui est vraisemblablement l'emplacement de sa tombe. Fête : le 29 juin, avec saint Paul.

Iconographie : il est représenté avec des clés, soit en pape (avec la triple couronne des papes, la tiare) soit comme un homme dans la force de l'âge. Parfois, un coq permet de l'identifier, allusion à son reniement. On trouve également assez souvent un certain nombre de scènes où il joue un rôle prééminent : la pêche miraculeuse (Lc 5¹⁻¹¹), la remise des clefs (Mt 16¹³⁻²⁰), le reniement (Mt 26⁶⁹⁻⁷⁵), et sa délivrance lorsqu'il est emprisonné (Ac 12⁶⁻¹⁷). Scène connue sous le nom de saint Pierre-aux-Liens.

Roch

Étymologie : du germanique Hroc : repos.

Éléments de biographie : les données historiques sont pratiquement inexistantes. Traditions et légendes le font naître à Montpellier au XIV^e siècle et le présentent comme un laïc qui serait allé en pèlerinage à Rome, il aurait vécu en mendiant et attrapé la peste. Un chien l'aurait nourri. Soupçonné d'espionnage, il aurait été arrêté et serait mort en prison.

Culte : c'est un des derniers exemples de canonisation populaire. Son culte s'est diffusé en Occident entre le XV^e siècle et le XVII^e et a été approuvé en 1629. L'église Saint-Roch à Paris a été construite en 1653. Invoqué contre la peste et le choléra, il est le patron des malades de la peste. Fête : le 16 août.

Iconographie : la plus ancienne représentation remonte au XIV^e siècle, mais son culte ne se répand vraiment qu'au XV^e. Il est représenté en pèlerin de Compostelle, grand, barbu, dans la force de l'âge, avec pèlerine, gourde, panetière et bâton (le « bourdon »), montrant une plaie (un bubon) sur sa cuisse. A partir du XVI^e siècle, il est accompagné d'un chien qui porte éventuellement un pain dans la gueule.

Sacré-Cœur

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus est né vers la fin du XIII^e siècle dans le sillage des mystiques rhénans, notamment sainte Gertrude. Mais c'est en France au XVII^e siècle que fut popularisé le culte de Sacré-Cœur, avec Saint Jean-Eudes et surtout Sainte Marguerite-Marie Alacoque, religieuse visitandine qui bénéficia d'apparitions du Christ, à Paray-le-Monial.

Le pape Clément XIII, en 1765, approuva l'institution en France de la fête du Sacré-Cœur qui est célébrée le vendredi suivant la Fête-Dieu (appelée aujourd'hui Fête du Corps et du Sang du Christ). La fête du Sacré-Cœur fut étendue au monde entier en 1856 par Pie IX. (Revue « Prier », juin 97).

Iconographie : la grande majorité des statues du « Sacré-Cœur » sont en plâtre, de style « saint-Sulpice », produites entre 1850 et 1920. Elles représentent Jésus debout, les deux bras repliés vers la poitrine sur laquelle est figurée un grand cœur rouge ou le bras droit montrant le ciel.

Thérèse de l'Enfant-Jésus

Étymologie : du grec « tarasia » : originaire de Tarente.

Données historiques : naît en 1873 à Alençon dans une famille très pieuse marquée par la spiritualité de saint François de Sales. Sa mère meurt en 1877. Elle entre au Carmel de Lisieux à 15 ans, et y meurt tuberculeuse à 22 ans le 30 septembre 1897. Mystique, elle fonde sa spiritualité sur l'esprit d'enfance et la simplicité évangélique. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité dont l'« histoire d'une âme ».

Culte : elle est béatifiée en 1923, canonisée en 1925 et proclamée Docteur de l'Eglise en 1997 aux Journées Mondiales de la Jeunesse à Paris. La basilique de Lisieux abrite ses reliques. Elle est devenue un important centre de pèlerinage. Le bâtiment, construit entre les deux guerres mondiales, est un témoin intéressant de l'architecture du temps. Patronne universelle des Missions et patronne secondaire de la France, de la Russie, ainsi que des fabricants de galons. Fête : le 1^{er} octobre.

Iconographie : elle est représentée en carmélite (robe brune), tenant des roses (elle avait déclaré qu'elle ferait tomber une pluie de roses).

Vincent

Étymologie : du latin « vincere » : vaincre, « vincentius » : vainqueur.

Données historiques : elles sont très fragiles. La tradition en fait un diacre de Saragosse (Espagne) martyrisé en 304 sous Dioclétien à Valence (Espagne).

Culte : il apparaît en Espagne au IV^e siècle et Vincent devient le plus célèbre des martyrs espagnols. Une tradition espagnole affirme qu'il aurait été martyrisé dans un pressoir à raisin. Patron des navigateurs au Portugal, des vignerons en France et en Allemagne (ceci ne peut-être à la suite d'un calembour : vin – sang car il ne fonctionne pas en espagnol et Vincent est le patron des vignerons en Espagne aussi.). La présence d'une statue ou d'une bannière signale généralement l'existence de vignes dans la paroisse. Fête : le 22 janvier.

Iconographie : il est représenté en diacre, tenant à la main une serpette à tailler la vigne ou une grappe de raisin.

QUELQUES REPERES HISTORIQUES

Création des premières églises



L'histoire d'une église, est avant tout, l'histoire d'une communauté chrétienne qui a des racines et qui bâtit pour la postérité. Pour entrer dans cette histoire, il semble nécessaire de savoir ce qu'est une église ?

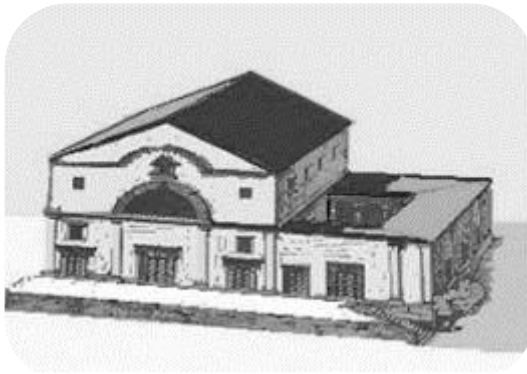
Cette interrogation semble surprenante ! Qui ne connaît pas, le rôle qu'elle joue, même pour ceux qui n'en ont jamais franchi leurs portes. Cette question ne justifie, a priori, pas de réponse. Pourtant, c'est précisément sur cette réponse que sont fondés tout l'art chrétien, toute la vie liturgique et même toute la sociologie d'une société religieuse.

Les Actes des Apôtres indiquent :

« Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le temple, et rompaient le pain dans leurs maisons. » (2, 46.)

Il est probable que, mettant tout en commun, ils acquièrent des immeubles pour y vivre et s'y réunir. « *Leurs maisons* » étaient tout naturellement le premier lieu de réunion. L'assemblée grandissant, il a été indispensable de s'adapter à cette évolution.

Ce lieu pouvait être alors un bâtiment où une grande salle aménagée permettait d'accueillir l'assemblée. Architecturalement, il devait être un peu semblable aux synagogues juives.



Dessin de la synagogue de Capharnaüm



Symbole des premiers chrétiens

Saint Paul réunit la communauté, l'assemblée, dans la salle haute d'une maison cossue, « *au troisième étage* » précise le texte. (20, 8.) Les chrétiens abandonnèrent progressivement les coutumes juives. Pour parler de l'assemblée chrétienne, le mot « synagogue » est délaissé pour adopter celui d'ecclésià.

Quand saint Jean et saint Paul écrivent « ecclésià », il s'agit de l'entité spirituelle, l'Église du Christ, uniquement. L'adoption du mot comme « lieu de réunion » se fera par la suite. Les persécutions ne furent pas continues pendant les trois premiers siècles, il y eut de longues périodes d'accalmie qui permirent aux communautés chrétiennes de vivre, prospérer et construire.

Évolution architecturale des églises

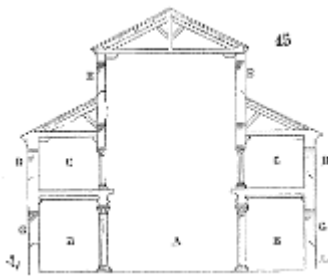
Maison-église

Les premières églises, avant le IV^e siècle, étaient des maisons-églises : une pièce réservée dans la demeure d'un riche chrétien.

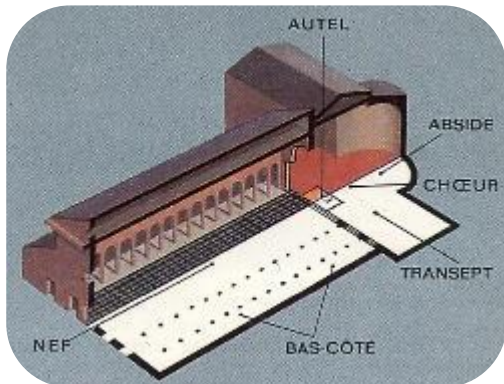
Basilique antique

Dans l'antiquité, c'était un édifice civil rectangulaire, divisé en plusieurs nefs parallèles qui servait de tribunal, de lieu de rendez-vous pour les gens d'affaires.

L'architecture religieuse se développe en même temps que les autres constructions monumentales. Le monument religieux répond à un besoin moral, il est un lieu d'asile, de refuge, de protection contre la violence. La basilique antique, avec ses larges dimensions, sa tribune, ses ailes ou bas-côtés, son portique antérieur, se prêtait au culte chrétien.



Époque carolingienne (du VIII^e siècle au XI^e siècle)

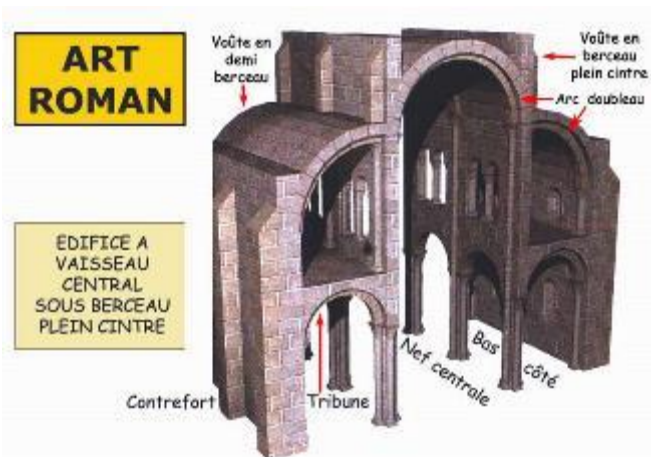


La basilique chrétienne de l'époque carolingienne sert de modèle tout en s'éloignant de la basilique antique.

Il n'y avait plus qu'un simple autel, il fallait élever des tours destinées à recevoir des cloches pour appeler les fidèles, leur indiquer les heures de prière et les avertir en cas de danger (incendie, attaque). La tribune de la basilique antique n'était pas assez vaste pour contenir le clergé nombreux réuni dans les églises ; le chœur devait empiéter sur les portions abandonnées au public dans le monument romain. Une enceinte enveloppait assez souvent l'église et ses annexes, le cimetière et des jardins.

Architecture romane (vers 950 jusqu'au XII^e siècle)

L'architecture romane s'est développée au cours du Moyen Âge. Elle se caractérise par la réintroduction de la technique romaine antique de la voûte en pierre, généralement en plein cintre. Les colonnes* qui supportent les arcs sont typiquement cylindriques et surmontées de chapiteaux souvent sculptés avec des représentations d'animaux ou de plantes ou encore de symboles plus ou moins géométriques.





Chapiteau roman de Givraines



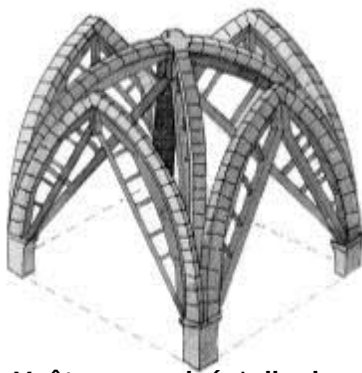
Arc roman de Givraines

Architecture gothique (du XII^e siècle au XVI^e siècle)

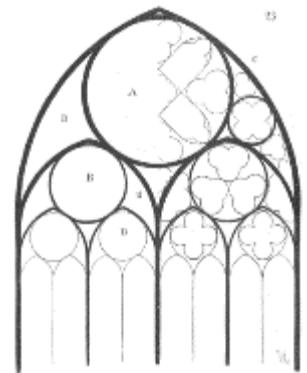
Le style gothique se substitue progressivement au roman au cours du XII^e. Initié en Île-de-France, l'essor économique et en particulier celui des villes va favoriser son développement dans toute l'Europe. Son évolution est stimulée par la concurrence entre les évêchés du nord de la France, chaque évêque voulant une cathédrale plus belle et plus grande que celle du voisin.

Cet art, avant tout religieux, s'exprime également dans des édifices civils ou militaires, qui bénéficient des innovations techniques accompagnant l'avènement du style gothique.

L'utilisation systématique de la voûte sur croisée* d'ogives et d'arcs-boutants permet d'élever des bâtiments de grande hauteur, dont les surfaces murales sont désormais percées d'amples portes, galeries et fenêtres en arcs brisés. La hauteur de l'église traduit l'importance politique et sociale de la communauté qui la construit.



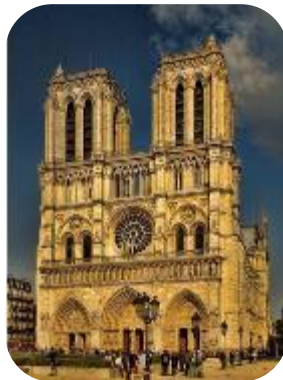
Voûte sur croisée* d'ogives



Fenêtre en arcs brisés

Évolution du style gothique dans le temps

Il est à noter que les édifices comportent différents styles : il est montré ici les parties mettant en évidence la caractéristique désirée.

Gothique primitif
Fécamp
(XII^e siècle)Gothique « classique »
Poitiers
(~1190 ~1230)Gothique « rayonnant »
Notre dame de Paris
(~1230 ~1350).Gothique « flamboyant* »
Amiens
(XV^e / XVI^e siècle).

La France au XII^e siècle alors que l'église de Givraines se construit

Le Roi Philippe Auguste (1165 – 1223) a 15 ans lorsqu'il accède au pouvoir en 1180. Son domaine royal (partie en bleu) est très différent de la France actuelle.



Jusque là, l'administration du royaume dépendait des prévôts qui tenaient leur charge en refusant souvent toute docilité à l'égard du roi. Philippe Auguste confie alors l'administration locale à des baillis qui sont nommés par le roi et dépendent de lui. Ils sont de véritables fonctionnaires au service de l'État. Issus des collégiales royales ou des universités, ils savent rédiger des actes et des chartes, ce qui contribue à construire un royaume centralisé autour du pouvoir royal.

A partir du XI^e siècle, l'Église a presque conquis toute l'Europe, elle est facteur d'unité. Le chrétien croit en un seul Dieu créateur et sauveur en Jésus Christ. Pour mériter son salut, le chrétien doit éviter le mal et pratiquer de nombreux rites : messe dominicale, jeûne pendant le carême, vénération des saints, sacrements... Le prêtre est l'intermédiaire entre Dieu et le pécheur. Il célèbre la messe, distribue les sacrements. Comme il passe par des écoles, il appartient à souvent l'élite lettrée de la population.

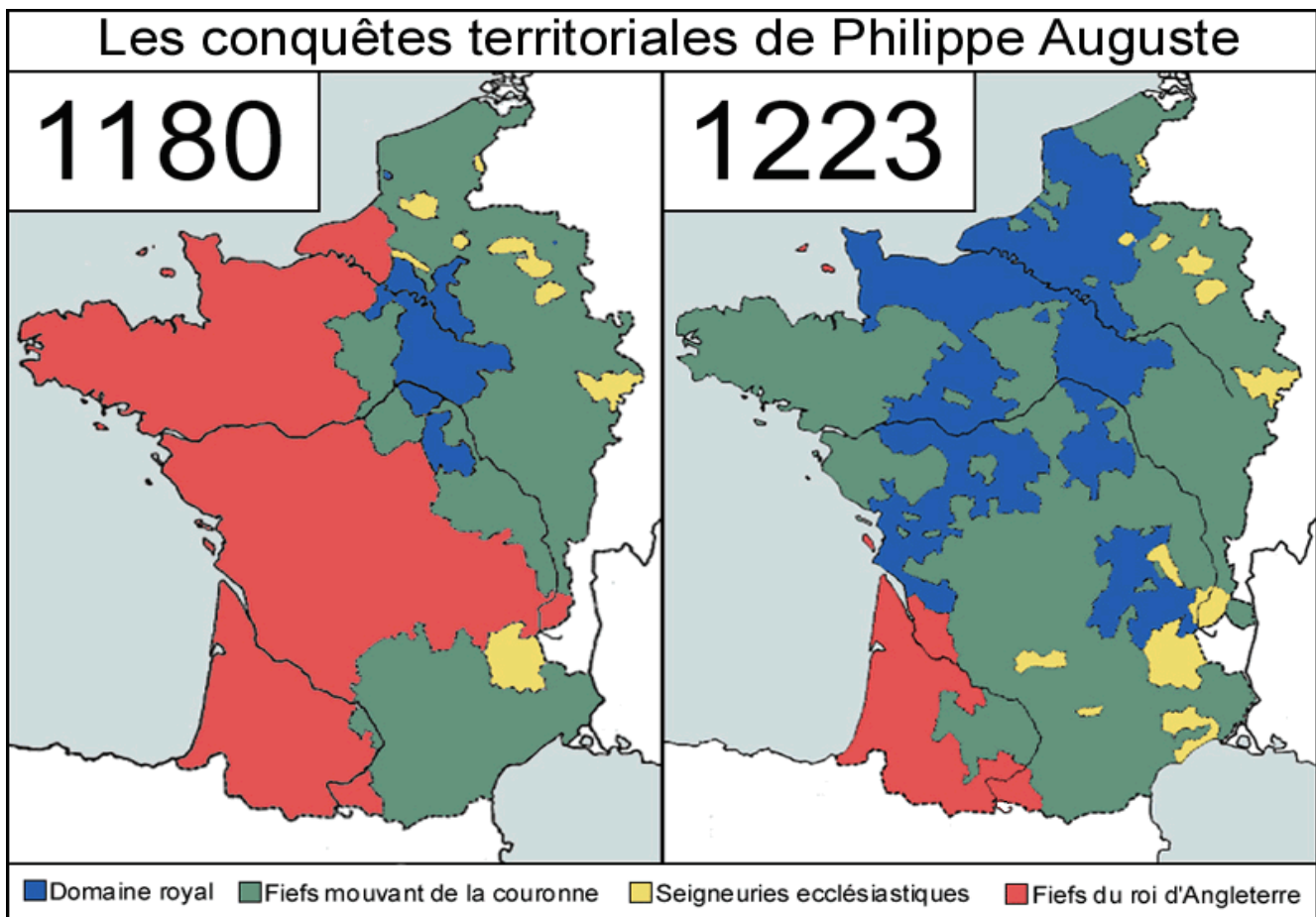




La paroisse est le cadre de vie, avec son église : le prêtre conseille les habitants et organise l'assistance aux pauvres. Les services du prêtre sont rétribués par les dons des fidèles et par l'impôt de la dîme assez lourd. Désireuse de faire appliquer l'idéal de charité, l'Église entre en conflit avec l'esprit brutal et violent de la chevalerie. Elle défend les pauvres en imposant la « Paix de Dieu » et la « Trêve de Dieu ».

Le clergé réunit ceux qui consacrent leur vie au service de Dieu dans le monde. Il est dirigé par l'évêque, pasteur du diocèse. Il les juge et veille à leur formation. Certains clercs, par le sacrement de l'ordre, deviennent prêtres et curés de paroisses. Le pape enfin, évêque de Rome, affirme à partir du XI^e siècle sa suprématie sur tous les autres évêques.

L'abbaye est le lieu où vit une communauté de moines. L'abbaye est souvent « mère » de plusieurs monastères. Le moine a choisi de se retirer du monde et de se consacrer à la prière. Tous les moines sont frères et soumis à un père, l'abbé, chargé de faire respecter une discipline de vie appelée « Règle », dont la plus connue est celle de saint Benoît.



Le diocèse de Sens, unité territoriale de référence jusqu'en 1802

Après le recensement général de la Gaule en 27, l'organisation administrative est mise en place par l'empereur Auguste qui partage la Gaule en quatre grands départements : Narbonnaise, Aquitaine, Lyonnaise et Belgique. Le département actuel du Loiret est dans la Lyonnaise qui se décompose en lyonnaise (1^{ère}, 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème}). La Lyonnaise 4^{ème} constitue la province de Senones (Sens), elle comporte les départements : Seine-et-Marne, Seine, Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Nièvre, Yonne, Aube.

Les diocèses ont donc naturellement suivi ce découpage romain.

Givraines était, à cette époque, dans le diocèse de Sens et dépendait de l'Abbaye de Ferrières-en-Gâtinais. Il en a été ainsi jusqu'au concordat de 1802, date de la création du Diocèse d'Orléans se calquant sur la nouvelle organisation départementale.



La paroisse de Givraines dépend de l'abbaye de Ferrières-en-Gâtinais

L'abbé Crespin écrit : "Au XIII^e siècle s'alignent autour de Ferrières comme un opulent chapelet, vingt paroisses, sept prieurés et trente et un fiefs, créations successives de l'abbaye. Ce sont les moines qui ont fait la richesse rurale de notre Gâtinais ". Une recherche pour dresser exactement la carte des domaines de l'Abbaye.

L'église : la maison communale avant la création des communes

Église, paroisse, village, des mots indissolublement liés pendant les longues périodes historiques qui vont de la diffusion du christianisme en occident durant le IV^e, V^e siècle après J.C à la révolution française.

La paroisse est l'unité administrative de base, c'est elle qui se transformera en commune en 1791, dans cette paroisse qui se confond avec le finage du village, l'église est le lieu central.

Dans les années 1970-1980 le médiéviste R. Fossier et l'archéologue J. Chapelot émettent l'hypothèse que, depuis la destruction progressive des structures agraires romaines, les villages de construction légère, sont devenus plus ou moins mobiles ; mais à partir de l'an mil se serait enclenché le phénomène de la « naissance du village ». Cette « naissance » correspond à la fixation de l'habitat autour de l'église (bâtiment). En cette période troublée, l'Eglise (institution) représentait la seule organisation hiérarchisée stable permettant d'organiser la vie en société. L'église (bâtiment) est du reste en cette période la seule construction en pierre dans le village, le plus souvent il s'agit de pierre de « réemploi ».

Même si les thèses de R. Fossier sont contestées par certains en ce qui concerne la mobilité des villages que l'on a tendance à minimiser, il n'en reste pas moins que les études les plus récentes mettent en évidence le rôle polarisateur de l'église perceptible dans les sources écrites dès le XI^e siècle.

L'église n'est pas le domaine du seul fait religieux et du seul curé. Elle servait de refuge lors d'attaques par les bandes de mendiants plus ou moins organisées qui sillonnaient les campagnes au moins jusqu'au XVII^e siècle. Lieu de distraction, on y jouait les « Mystères », véritable représentations théâtrales de la vie du Christ ou des saints. Enfin, c'est là que se réunissaient les habitants pour discuter des affaires laïcs concernant l'ensemble des villageois (date du début des moissons, des vendanges...) ; Enfin, c'est à l'église que se trouvaient les registres paroissiaux équivalents de notre état civil : on y enregistrait mariage, baptême, décès.

L'église était la « maison commune » du village, si, au départ les biens qui étaient les siens - connus sous le nom de fabrique - étaient gérés par des marguilliers appartenant au seul clergé, progressivement au cours du Moyen-âge des membres de la communauté villageoise les rejoignirent dans cette fonction.

L'église est bien l'affaire de tous au village.
Ce dernier paragraphe a été rédigé par Mme Martins

GIVRAINES, FIEF DE L'ABBAYE DE FERRIERES-EN-GÂTINAIS

L'abbé Jaroussay dans son histoire de l'abbaye de Ferrières indique que celle-ci détenait aux XII^e - XIII^e siècles à Givraines, un grand fief jouissant de tous les droits féodaux, ainsi qu'une église paroissiale : saint Aignan.

En 1185, l'abbé Arnoud décide d'affranchir les serfs qui sont attachés au territoire de l'abbaye. En échange d'un engagement à payer un certain nombre de taxes, ces derniers peuvent se marier, faire un testament, des économies et surtout quitter le fief sans avoir à demander l'autorisation de leur seigneur, l'abbé. La charte de Ferrières a été rédigée selon le modèle de la première charte d'affranchissement faite pour la ville de Lorris en 1155. Elle a été approuvée par le souverain, Philippe Auguste.

En voici les premières lignes :

« Moi Arnoud, par la grâce de Dieu humble abbé de l'Eglise de Ferrières, et de tout le couvent, nous voulons faire savoir à tous, présents et à venir, que nous affranchissons et déchargeons à perpétuité de tout joug de servitude tous nos gens de corps, tant hommes que femmes, demeurant présentement dans la paroisse de saint Eloi, et dans toute la banlieue de Ferrières [...] nous leur accordons en même temps la liberté d'aller où et quand ils voudront, ainsi que le pouvoir de disposer de leur bien, comme des hommes libres. »

L'association 'connaissance et sauvegarde du patrimoine de Pithiviers' indique en 1988 : *« Nous ignorons qu'elle était l'étendue de cette possession qui ne couvrait pas Intvilliers. »* Si cette allégation est fondée, aucun document ne nous permet actuellement de connaître la date et les circonstances du rattachement d'Intvilliers à Givraines. La plaque, scellée dans le mur sud du chœur, indique clairement qu'en 1649, sous le règne de Louis XIV la paroisse de Givraines recouvre Intvilliers.

L'association 'connaissance et sauvegarde du patrimoine de Pithiviers' mentionne : *« en 1656, Dom Jacques Lhoste et Dom François Raimbault, dégagèrent moyennant une somme de 2 500 livres (~38 000 euros), 69 arpents (34,5 hectares) de terre sis en la paroisse de Givraines, engagés pour payer leurs taxes lors des longues guerres contre l'Autriche et l'Espagne, les troubles de la Fronde et les folles dépenses de la Cour ».*

L'association indique également : *« Selon un décompte de 1785 (sous de règne de Louis XV) rendu à Monseigneur d'Agoût, abbé commendataire de Ferrières, par M. Martin Delay, son procureur, le fermage de Givraines arrive en tête, ex æquo avec celui d'Arville pour la somme de 3 650 livres (l'équivalent de 56 000 euros). D'autre part, le 5 novembre 1790 le directoire du district recevait les Officiers municipaux de Givraines venant réclamer la subrogation de leur municipalité à celle d'Orléans, pour l'acquisition des biens nationaux situés sur leur commune et provenant de l'abbaye de Ferrières. Ils ont fait valoir, à juste raisons, la préférence qui leur appartenait sur la ferme, son clos, ses 78 arpents (~39 hectares) de terre et sa vigne de 5 arpents (~2.5 hectares) ».*

Constitution des domaines peut être celui de Ferrières

L'abbaye bénédictine de Ferrières, comme les autres abbayes, constituaient leurs domaines à partir de donations ou d'acquisitions. Lorsqu'il s'agissait de terres incultes, bois ou landes, appelés à l'époque «gastines», celles-ci étaient mises en valeur et exploitées par des moines aidés des frères convers.

Les moines bénédictins prononcent des vœux solennels qui les lient pour leur existence au monastère choisi. Ils sont astreint à suivre une règle (Règle de saint Benoît), alors que les frères convers sont laïcs - religieux de plein droit sans être moines. Ils sont principalement destinés, à l'exploitation des domaines ruraux : les "granges" pour des domaines agricoles et les "celliers" pour les domaines viticoles. Les frères convers étaient majoritairement d'origine plus modeste et avaient un rang "inférieur" à celui des moines. Ils n'avaient pas voix au chapitre, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas à donner leurs avis. Le chapitre est une réunion de moines pendant laquelle ils relisent la règle. Un certain nombre de fonctions qui touchent à la vie de leur communauté des moines sont confiées au chapitre: la distribution des tâches, mais aussi des élections.

« Trésor perdu du Loiret » publié en septembre 1999, indique *« Jusqu'à l'intervention des moines défricheurs du début du Moyen-âge, créateurs des plaines de Beauce, elle (La forêt : NDLR) constituait le principal visage de la région. »*

Le travail agricole des moines défricheurs permis la création de zones activités agraires qui attirèrent les habitants disséminés aux alentours et les y attachèrent par des baux de longue durée. L'abbaye pouvait également recevoir en donation des terres déjà cultivées avec les gens qui y étaient rattachés.

Ce contexte historique permet d'imaginer la constitution du Village de Givraines.

Utopie de château

L'association 'connaissance et sauvegarde du patrimoine de Pithiviers' avance une hypothèse : « Aucune trace de château de type défensif à Givraines. La seigneurie de Ferrières était représentée par un bâtiment entouré de murs. Impuissant à résister à une quelconque attaque. D'ailleurs les gens y demeurant étaient de pacifiques paysans, ignorant tout du métier des armes ce qui leur valut de subir tous les pillages de bandes ou d'armées de passage. On suppose que les bâtiments de ferme s'élevaient au sud de l'église, là où l'on aperçoit ce qui pourrait avoir été la 'grange aux dimes'.

Seigneur en la paroisse de Givraines

Le journal d'un bourgeois de Pithiviers, pendant la Révolution française de PERCHELET H. (page 139) rapporte :

« Jacques-Louis Lebègue d'Oiseville, ou Oyseville, élu maire de Pithiviers par le corps de ville, avait été nommé à ces fonctions, constituant un office racheté par la ville, et dont chaque titulaire, à son budget de la ville. C'était là une sorte de cautionnement, de forme spéciale, puisque tous cautionnements, même ceux des receveurs publics au cours de la Révolution et de l'Empire devaient être constitués par un tiers.

*Jacques-Louis Lebègue d'Oyseville fut nommé Maire de Pithiviers par le Duc d'Orléans, le 29 décembre 1793 ; réélu le 10 décembre 1786, puis en 1789, par un vote des représentants du corps de ville, ce dernier procès verbal n'ayant pu être retrouvé, quoique certain, il avait trois frères et une sœur, enfants comme lui-même de **Jacques-Guillaume Lebègue de Presles, écuyer, seigneur du portail-Champs-Fleury en la paroisse de Givraines**, qui avait été maire lui-même de notre ville, et deux fois lui à ce titre, le 12 novembre 1747 et le 23 novembre 1750.*

Du mariage de Jacques-Guillaume Lebègue de Presles et de Marie Françoise Sédillot ; tous deux morts à Paris, où le mari était avocat en parlement, rue de Varennes, étaient nés à Pithiviers cinq enfants :

- ✕ *Marie-Élisabeth Lebègue de Presles, qui épousa l'avocat Jullien-François Boys,*
- ✕ *Achille-Guillaume Lebègue de Presles, médecin, ami de Jean-Jacques Rousseau.*
- ✕ *Louis Lebègue d'Oyseville,*
- ✕ *Pierre Lebègue de Villiers, figure falote d'émigré craintif qui doit mourir en Espagne,*
- ✕ *Louis Lebègue du Portail, général en l'armée des États-Unis d'Amérique et ministre de la guerre de Louis XVI. »*

Jacques-Guillaume Lebègue de Presles est donc seigneur du portail-Champs-Fleury en la paroisse de Givraines, cela ne signifie nullement qu'il réside à Givraines et encore moins dans un château, cela indique seulement qu'il possède des terres à Givraines dont il est le seigneur.

Existe-t-il un lien entre son titre de seigneur du portail et le nom de la rue du portail, ou encore le bois du portail ? Des recherches restent à faire pour avoir quelques certitudes.

PETIT LEXIQUE D'ARCHITECTURE RELIGIEUSE ET DE LITURGIE pour faciliter la visite de l'église.

Abside : extrémité orientale de l'église (quand elle est bien orientée), en demi-cercle ou polygonale (3 ou 5 facettes), où se trouve le maître-autel. Si le fond de l'église est constitué d'un mur droit, perpendiculaire aux deux côtés du bâtiment, alors il s'agit d'un chevet plat.

Abside en cul-de-four : abside dont le plan est un demi-cercle et la voûte un quart de sphère. Utilisée par les Romains, on la rencontre encore régulièrement à l'époque romane. Cette disposition a été également utilisée parfois à la Renaissance.

Angevin : voir coupole angevine.

Arc de décharge : à la différence d'un arc placé au-dessus d'un vide (une porte par exemple), l'arc de décharge reste noyé dans la maçonnerie. Son rôle est de soutenir la partie de mur au-dessus et d'en transmettre le poids sur les côtés, de façon à pouvoir pratiquer une ouverture au-dessous de cet arc. Ainsi, le poids du mur ne pèsera pas sur le linteau.

Banc d'œuvre : c'est le banc qu'occupaient les marguilliers, c'est-à-dire les laïcs chargés d'administrer les biens matériels de la paroisse, une sorte de conseil d'administration avant la lettre : le Conseil de Fabrique. Le banc d'œuvre faisait traditionnellement face à la chaire. Les paroissiens y déposaient leurs redevances et offrandes dans des troncs aménagés sous la table, d'où la présence de fentes qui permet d'identifier ce meuble.

Bas-côté : nom donné à chacune des nefs latérales dont les voûtes sont moins élevées que la nef principale dans une église. On dit également collatéral.

Bâtière : un toit peut être à deux pentes, comme le bât d'un animal. C'est une disposition caractéristique des clochers beaucerons, entre autres. Nous trouvons également des contreforts* couronnés par un double glacis, en bâtière, la ligne de faite étant perpendiculaire à l'axe du mur. Ils datent généralement du XVI ou XVII^e siècle. Enfin, il a été fait des linteaux de porte en bâtière. C'est le type classique de l'art roman auvergnat, mais nous le retrouvons tout au long du Moyen Âge.

Cavet : profil en creux, concave. C'est le contraire d'une moulure en demi-rond, il est concave alors que la moulure est convexe. Il est d'un emploi courant au XVI^e dans les ébrasements des fenêtres, et souvent redoublé. Les modillons XII – XIII^e sont généralement à cavet.

Chapelle : ce mot désigne soit une petite section dans une église, munie d'un autel « chapelle de saint X », soit un édifice qui n'a pas le rang d'église paroissiale. Si cette chapelle dessert un hameau isolé, mais appartient à l'Église, on parle de chapelle succursale, sinon il s'agit d'une chapelle privée, dans le cadre d'un château ou d'une institution (chapelle de l'hôpital, ...).

Chapelle castrale et chapelle seigneuriale : dans chaque village, les seigneurs du lieu ont souvent, à partir du XVI^e siècle, fait aménager, dans l'église, une chapelle qui leur était réservée. Située en général au niveau du chœur, sur le côté sud de l'édifice, elle disposait de sa propre porte d'accès. Ces chapelles sont dites « seigneuriales ». Les chapelles de châteaux sont qualifiées de « castrales » surtout pour la période allant du X^e au XIV^e siècle.

Chevet : l'église étant comparée à la croix, le chevet est l'endroit où se trouve la tête du crucifié : l'extrémité orientale de l'église. Si cette extrémité est plate, on parle de "chevet plat". Si elle est circulaire ou polygonale, on l'appelle "abside". Le chevet plat, très simple à construire, a été pratiqué avant l'apparition de l'art roman (édifices mérovingiens). Il a été repris au début du XII^e siècle dans une volonté de dépouillement, notamment par les ordres qui ont été fondés autour de 1100 ; le plus célèbre est l'ordre cistercien.

Claveaux : pierres qui constituent un arc.

Clé de voûte : claveau situé au milieu d'une voûte et servant à maintenir les autres pierres.

Clocher : dans les églises romanes, il est soit sur le chœur, soit en avant de la façade (clocher porche). Dans les églises gothiques, on le trouve sur un bas-côté s'il y en a un, ou hors-œuvre, souvent au niveau de la deuxième travée.

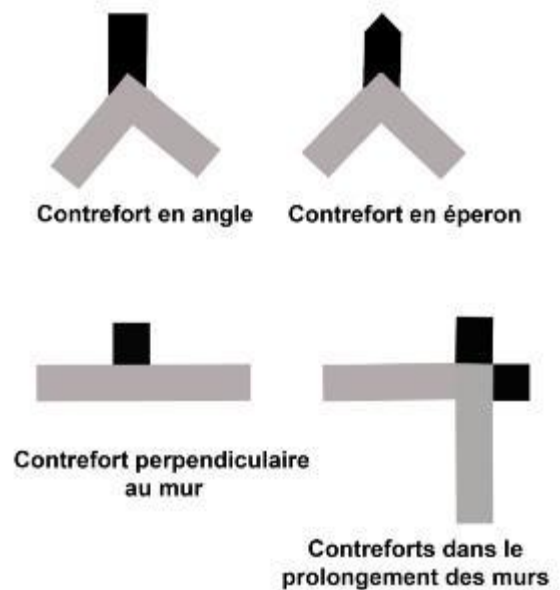
Colonnes, piliers et pilastres :

- ☛ une **colonne** peut-être taillée dans une seule pierre (colonne monolithe) ou constituée de plusieurs pierres, mais n'a toujours qu'un seul fût. Sinon, on a affaire à un faisceau de colonnes.
- ☛ un **pilier** est de section carrée ou rectangulaire, éventuellement entouré de colonnes adossées.
- ☛ un **pilastre** est un pilier adossé à un mur.

Console : pierre de taille saillante recourbée en quart de cercle concave, qui soutient une corniche.

Contreforts : les contreforts sont de gros piliers de pierre adossés au mur extérieur d'un bâtiment pour le renforcer. Ce sont souvent des éléments de datation appréciables. Jusqu'à la guerre de Cent Ans, ils sont situés dans le prolongement des murs. Aux XV et XVI^e siècle on les trouve souvent dans le prolongement des diagonales de la travée. En pratique, des contreforts d'angle dans le prolongement des murs peuvent dater de n'importe quelle époque, mais des contreforts en diagonale sont toujours XV-XVI^e sauf imitation plus récente. Par contre il n'est pas rare qu'un clocher du XVII^e siècle soit dépourvu de contreforts.

Contrefort d'angle : les contreforts sont souvent un élément de datation appréciable. Jusqu'à la guerre de Cent Ans, ils sont situés dans le prolongement des murs. Aux XV et XVI^e siècles on les trouve souvent dans le prolongement des diagonales de la travée. En pratique, des contreforts d'angle dans le prolongement des murs peuvent dater de n'importe quelle époque, mais des contreforts en diagonale sont toujours XV-XVI^e, sauf imitation plus récente. Par contre il n'est pas rare qu'un clocher du XVII^e siècle soit dépourvu de contreforts.



Corniche : bordure de pierre sous le toit. Son profil évolue : carré puis à arête abattue du XI au XIII^e siècle il devient à cavet (concave) par la suite.

Coupoles angevine : le style gothique en Anjou au XII-XIII^e siècle est caractérisé par des voûtes bombées qui sont plus des coupes sur nervures que des voûtes gothiques à proprement parler, d'où leur nom de coupes angevines. Les croisées d'ogives, qui sont semi-circulaires dans le gothique ogival, sont en arc brisé, donnant de la hauteur à la croisée d'ogives (la voûte est un ananas au lieu d'une demie orange)

Croisée d'ogives : une voûte gothique est sous-tendue par deux arcs qui suivent les diagonales de la travée et se croisent au centre : c'est la croisée d'ogives, qui permet une préfabrication des claveaux au sol et donc un montage plus facile et plus rapide. En outre, les espaces entre les arcs (voûtains) sont un simple remplissage léger, car ils ne jouent aucun rôle dans la solidité de la voûte.

Datation : le changement de siècle n'est pas forcément accompagné d'un changement de style. On considère que le style carolingien (appelé aussi préroman) dure jusque vers 1050, le roman de 1050 à 1140, avec des arcs en plein-cintre au XI^e, brisés ensuite. Le gothique ogival dure de 1140 à 1300. La guerre de Cent Ans (1350-1450) interrompt les constructions dans notre région mais se manifeste ailleurs par un art plus délicat, qui se manifeste surtout en sculpture et dans les miniatures. Après la guerre de Cent Ans, le gothique flamboyant domine jusqu'à l'arrivée de la Renaissance (fin XV^e) et se poursuit conjointement dans les églises jusqu'aux guerres de Religion (1550-1590).

Décharge : voir « arc de décharge »

Diamant : voir "pointe de diamant"

Diocèse de Sens : un diocèse est le territoire ecclésiastique qui relève d'un évêque. Les diocèses ont d'abord suivi les limites administratives romaines, calquées sur les "pays" gaulois. Le "pays" des Senons (de Sens) s'étendait jusqu'à la Rimarde et comprenait la région d'Étampes jusqu'à Marsainvilliers. Le Concordat signé entre Pie VII et Napoléon Ier en 1802 a fait coïncider, à de rares exceptions près, les diocèses avec les départements. C'est ainsi que le nord du Pithiverais est passé du diocèse de Sens à celui d'Orléans.

Doubleau : ce sont les arcs qui séparent deux travées d'une nef.

Doucine : moulure au profil en forme de 'S', qui apparaît au XVI^e siècle mais est particulièrement utilisée au XVII^e.

Fabrique : les paroisses étaient administrées par un conseil de fabrique, constitué de notables, les marguilliers, et présidé par le curé. La "fabrique" est le conseil d'administration de la paroisse. C'est le prototype de nos associations loi 1901.

Flamboyant : désigne le style gothique après 1400, lorsqu'il devient chargé et exubérant. Les remplages, dans les fenêtres, prennent alors la forme d'une flamme, d'où le nom donné à ce style.

Fonts baptismaux : Cuve au-dessus de laquelle le prêtre baptise. Ils étaient généralement installés près de la porte d'entrée, puisque le baptême est l'entrée dans l'Église. Aujourd'hui on préfère souvent baptiser devant l'autel, pour que la communauté paroissiale puisse prendre place autour du nouveau baptisé en signe d'accueil. Le mot « font » (avec un t) dérive du mot « fontaine ».

Glacis : mur en pente, par exemple à la base d'une fortification. Les contreforts sont coiffés d'un glacis pour favoriser l'écoulement de l'eau. Un mur dont le haut est plus mince que le bas présente généralement un glacis là où l'amincissement se produit.

Guerre de Cent Ans : querelle dynastique entre les rois de France et d'Angleterre, de 1350 à 1450 environ.

Imposte : rebord de pierre en haut du pilier, à la naissance de l'arc ou de la voûte. C'est d'abord un élément fonctionnel, car il permet de poser dessus le tambour de bois sur lequel on construira l'arc, sans pour autant obturer le passage. C'est ensuite un élément décoratif, et son profil permet souvent de le dater.

Lavabo ou piscine : dans la liturgie catholique, le prêtre se lave les mains après avoir préparé les offrandes. [Ceci remonte à l'Antiquité, quand les fidèles apportaient des vivres destinés à être partagés entre les plus pauvres. Cet aquamanile (récipient utilisé pour se laver les mains) avait un aspect essentiellement hygiénique les fidèles apportaient des légumes, fromages mais aussi des volailles]. Dans les églises, cette eau de purification devait s'écouler à l'extérieur. Par contre, il existe à côté une deuxième cuvette. Le prêtre y rinçait les vases sacrés à la fin de la messe. L'eau s'écoulait alors dans l'épaisseur du mur car elle a été en contact avec du vin et pain consacrés et ne doit pas être profanée. L'usage de ces deux lavages persiste dans la liturgie de Vatican II, mais on ne fait plus attention aux eaux de rinçage des coupes. Le terme propre est "piscine", mais le nom de "lavabo", passé ensuite dans l'usage domestique, vient du premier mot (en latin) du psaume que le prêtre récitait en se lavant les mains : "je laverai mes mains en signe d'innocence" (Ps.26 v.6).

Linteau : bloc de pierre ou de béton, poutre de bois ou de métal qui constitue la partie supérieure d'une porte ou d'une fenêtre. Une porte d'église à l'époque romane surtout, est soit surmontée d'un arc, soit d'un linteau (plat ou en forme de pignon), ou d'une combinaison des deux.

Modillons : ce sont des blocs de pierre placés en haut du mur pour soutenir la corniche. A l'époque romane et jusqu'à la fin du XII^e siècle, ils sont ornés de masques ou de motifs végétaux ou géométriques. Au XIII^e siècle ce sont de simples consoles à cavet*. Au XV-XVI^e ils sont souvent en quart de rond.

Morts : voir porte des morts.

Nervure : une voûte gothique repose sur des arcs au profil caractéristique d'une époque : nervure ronde (tore) aux XII et XIII^e siècles, **prismatique** (en V) aux XV-XVI^e.

Ogive : on désigne ainsi les deux arcs qui constituent une croisée d'ogives, c'est-à-dire les deux arcs placés en diagonale sous une voûte gothique.

Pilastre et Pilier : voir "colonne".

Plein cintre : arc en demi-cercle. Il est fréquent dans le style roman, mais celui-ci connaît également l'arc brisé. Et inversement, la Renaissance a beaucoup utilisé l'arc en plein cintre. Il ne faut donc pas associer systématiquement plein cintre et roman.

Pointe-de-diamant : on appelle ainsi une petite pyramide dont les côtés sont creusés de façon à dessiner une sorte d'étoile à 4 branches. Ce motif a été très utilisé à l'époque romane.

Porte des morts : il était d'usage de disposer une porte sur le côté de l'église, souvent dans le mur nord, qui communiquait directement avec le cimetière. A l'issue de la cérémonie des obsèques, on sortait le corps par cette porte pour le conduire au cimetière.

Sacristie : d'abord simple placard où l'on rangeait les objets nécessaires au culte, elle devint une petite pièce attenante à l'église dans les monastères puis les cathédrales, et enfin, après la guerre de Cent Ans, dans les églises paroissiales. Son organisation actuelle remonte au XVII^e siècle.

Seigneuriale : voir chapelle seigneuriale

Tétragramme : suite des quatre lettres, en hébreu, du nom de Dieu (YHWH qui a donné Yahvé, Iahvé, Yahweh et Jéhovah) dans la Bible, que les juifs s'interdisent de prononcer par respect.

Tore : moulure cylindrique, comme un boudin.

Triplet : ensemble de trois baies (parfois répétées sur deux niveaux, comme à Puiseaux) percées dans le mur oriental (le chevet plat). Cette disposition a été prônée par saint Bernard qui lui donnait un sens symbolique : la lumière du soleil levant pénètre dans l'église par trois baies, comme la Révélation est donnée à l'Église par la Trinité.

Voûtain : Compartiment d'une voûte compris entre deux arêtes ou entre deux ogives. Le voûtain est composé soit de moellons noyés dans du mortier, soit de voussoirs, pierres taillées en forme de coin. La forme du voûtain varie en fonction du tracé des arcs de la voûte et il peut être plus ou moins plat, plus ou moins bombé et même rampant. Le nombre de voûtains dépend de la forme de la voûte : la voûte d'arêtes en possède quatre, ainsi que la voûte d'ogives quadripartite.

DOCUMENTATION

Cette étude a été conduite par l'association Connaissance et Sauvegarde du patrimoine (C.S.P.).

Marc BRENDDEL, Fabien FAUVE, Monique HERBANE., Michelle LORY, Corinne MARFEUILLE, Marc PETETIN, Andrée POSTY (✚), Claude POSTY, Jacques RAUNET, Geneviève TERRASSE, Pierre ORTEGA, Jean-Baptiste VIRLET.

Le texte a été rédigé par Jacques RAUNET. Il a été révisé et complété par Marc BRENDDEL en 2014 et 2015. Le lavis est l'œuvre d'un artiste roumain, Valentin BALAN, d'après des photos de François FLEUREAU. Les photos ont été faites par Jacques RAUNET et Marc BRENDDEL.

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite ou transmise sous n'importe quelle forme ou par n'importe quel moyen, y compris la photocopie, l'enregistrement ou n'importe quel procédé de mémorisation ou d'extraction de l'information, existant actuellement ou pouvant être découvert, sans l'autorisation par écrit du président de "Connaissance et Sauvegarde du Patrimoine", association propriétaire du copyright.



Connaissance et Sauvegarde du Patrimoine

Association (loi 1901), reconnue d'éducation populaire, fondée en 1982, qui a son siège social à la mairie de Pithiviers.

C.S.P. a pour ambition d'attirer l'attention, de sensibiliser les habitants sur la richesse de l'héritage du passé du Nord Loiret dans des domaines les plus variés comme l'architecture, les arts, les coutumes, les modes de vie ou encore la nature. Le territoire exploré est vaste, il compte les quatre-vingt-dix communes des six cantons existants en 2014. Il s'agit de Beaune-la-Rolande, Bellegarde, Malesherbes, Outarville, Pithiviers et de Puiseaux, ce qui n'a pas exclu les cantons limitrophes : Janville, La chapelle-la-reine et Neuville-aux-Bois.

Les appellations des découpages administratifs, tel que le canton, varient au fil des années, comme en d'autres temps celles des diocèses, alors C.S.P. a défini ces territoires sous d'autres vocables : Beaunois, Bellegardois, Malesherbois, Outarvillois, Puiseautin, Pithiverais ou encore Janvillois et Neuvillois en référence aux chefs-lieux de ces cantons.

Cette association est ouverte à tous avec des degrés d'engagement différents selon la disponibilité, les compétences ou encore la motivation des participants.

En effet, il est possible :

- ✚ d'assister aux différentes conférences annoncées dans la presse et présentées dans les locaux du C.A.C (Centre d'Activités Culturelles du Pithiverais - 8, rue des Chardons - 45300 PITHIVIERS).
- ✚ d'être adhérent pour soutenir les études, les publications de C.S.P. mais aussi de recevoir un petit bulletin semestriel comportant des Informations relatives aux sorties culturelles, aux conférences ou encore les travaux conduits par C.S.P.
- ✚ de participer aux sorties culturelles.
- ✚ de rejoindre l'équipe de « recherche » pour sillonner le territoire, découvrir d'autres richesses, prendre des notes ou des photographies, rédiger, échanger en équipe en vue de publier.

Retrouvez l'association en ligne : <http://c-s-p.e-monsite.com>